

LA REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
est en raison de la grandeur de l'effet.

CINQUANTE-ET-UNIÈME ANNÉE

N° 9. — SEPTEMBRE 1908

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

SOMMAIRE

Les Bibles (*suite*), E. GRIMARD, p. 513. — Souvenirs d'un Spirite (*suite*), ROUXEL, p. 523. — La Voix de Dieu, JULIEN LARROCHE, p. 541. — Lettre de Vittel, LÉOPOLD DAVVIL, p. 543. — De l'Éducation esthétique, MORIN, p. 549. — La Mort n'existe pas, FLORENCE MARRYAT, traduction LÉOPOLD DAVVIL, p. 556. — Expérimentation d'un journaliste, traduction M. GAY, p. 561. — Apports, R. METTIS, p. 562. — Nécrologie, J. OUISTE, p. 566. — Comment on se sert de la Planchette et du Plateau alphabétique, J. OUISTE, p. 567. — Souscription pour le monument de Bonne-Maman Rufina-Noeggerath, p. 571. — Phénomène psychique, M. GAY, p. 571. — Identité spirituelle, M. GAY, p. 572. — Bibliographie, p. 572.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

NOUVELLE ÉDITION DU VOLUME

ANIMISME ET SPIRITISME

Par AKSAKOF (Alexandre)

Prix de l'ouvrage : 20 francs. — Pour nos abonnés, 15 francs.

LIVRES NOUVEAUX

JULIEN LARROCHE. — *Les Voix du Tombeau*. Poésies Spiritistes. Belle édition luxueusement tirée, ouvrage in-18 jésus de 166 pages. Volume recommandé tout spécialement à nos lecteurs. Prix. 3 fr., franco 3 fr. 35

LÉOPOLD DAUVIL. — *Souvenirs d'un Spirite*, réunissant : *Vieilles notes*. — *Roman de deux âmes*. — *L'Abbé Bornave*. — *Voyage à Jérusalem*. Beau volume in-8° carré de 493 pages. Prix. 3 fr. 50

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à M. P. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco ; le port en sus pour l'Etranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque numéro.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Europe, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier et se paient à l'avance.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et receveurs des postes, à l'ordre de M. P. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 49 premières années, 1858 à 1906, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863 ; 1873 et 1874 ; 1880 à 1884 et 1906 (14 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chacune. — 50^e année 1907, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr. 50 par volume. PRIX SPÉCIAL POUR LA COLLECTION ENTIÈRE.



NAÎTRE, MOURIR, RENAIÎTRE ENCORE ET PROGRESSER SANS CESSÉ, TELLE EST LA LOI

Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : P.-G. LEYMARIE.

51^e ANNÉE.

N^o 9.

1^{er} SEPTEMBRE 1908.

DIRECTEUR-GÉRANT :
PAUL LEYMARIE

RÉDACTEUR EN CHEF :
LÉOPOLD DAUVIL

Les Bibles

(Suite).

Ainsi que nous avons raconté les légendes de Rama, de Krishna, de Bouddha et d'Hermès, racontons celle d'Orphée.

En ce temps-là, parut en Thrace un jeune homme de race royale et de séduction merveilleuse. On le disait fils d'une prêtresse d'Apollon. Sa voix mélodieuse avait un charme étrange, alors qu'il l'accompagnait de sa lyre — cette lyre qui, suivant la légende, apprivoisait les bêtes féroces —. Il par-

lait des dieux en un langage nouveau qui, à tous ceux qui l'entendaient, paraissait inspiré. Les Thraces farouches fuyaient généralement son regard, mais les femmes versées dans les connaissances occultes affirmaient que dans l'azur de ses yeux, se mêlaient les rayons du soleil, aux molles caresses des lueurs lunaires. Les Bacchantes, elles-mêmes, rôdaient souvent autour de lui et souriaient à ses paroles incompréhensibles.

Or, il advint que ce jeune homme que l'on appelait « fils d'Apollon » disparut un jour subitement. Ne le voyant pas revenir, on le crut mort, car tous ignoraient qu'il s'était secrètement enfui en Samothrace, puis de là en Égypte, où il avait demandé asile aux prêtres de Memphis. Ayant été initié à leurs Mystères, il revint au bout de vingt ans et reparut en Thrace, sous son nom d'initiation. Il s'appelait maintenant Orphée, ce qui voulait dire : *Celui qui guérit par la lumière.*

Le plus vieux sanctuaire de Jupiter s'élevait alors sur le mont Kaoutkaïou. Jadis, ses hiérophantes avaient été grands pontifes. Du sommet de cette montagne, que son isolement et ses précipices mettaient à l'abri d'un coup de main, ils avaient longtemps régné sur la Thrace, mais depuis que les divinités lunaires avaient conquis une suprématie inquiétante, leurs adhérents n'étaient plus qu'en petit nombre et leur temple presque abandonné. Les quelques prêtres qui s'y trouvaient encore accueillirent l'initié d'Égypte comme un sauveur providentiel.

Par sa science et sa figure d'inspiré, Orphée reconquit la plus grande partie de la Thrace. Il transforma le culte de Bacchus, sous son nom grec de *Dionysos* et dispersa, pour un temps, la horde des sauvages Bacchantes. Ce fut également lui qui rétablit le culte de Jupiter, dans la Thrace et celui d'Apollon, dans le temple de la ville de Delphes, où il jeta les bases du fameux tribunal des Amphyctions; lui, enfin, qui par la création des Mystères, forma l'âme religieuse de sa patrie. Par ses enseignements directs, il révélait à ses initiés les pures vérités divines dont bénéficiait le peuple; lui-même, dans des fêtes magnifiques, où ces vérités se voilaient, à peine, sous le séduisant éclat des plus poétiques symbolismes. C'est ainsi qu'Orphée était devenu pontife de la Thrace et grand prêtre du Jupiter olympien dont le temple, nous l'avons dit, entouré d'une enceinte sacrée, trônait comme une forteresse sur sa montagne inabordable.

Entrons dans ce temple; voici l'heure nocturne du sacrifice, le noble et pur sacrifice du feu. Orphée, vêtu de lin blanc et couronné de myrte, vient de pénétrer dans le sanctuaire, conduisant par la main son disciple favori.

— « Rentre en toi-même, lui dit-il, dégage-toi de toute préoccupation matérielle, afin que ton esprit puisse s'élancer vers les Causes premières, comme l'aigle s'envole jusqu'au trône de Jupiter. »

« Je vais te révéler le secret des mondes. Sache qu'un seul Être règne dans le ciel et sur la terre. C'est Jupiter tonnant et éthéré. Alors qu'éclate sa foudre et que les montagnes en frémissent, tu trembles et te troubles, mais nous, ses prêtres, nous savons d'où elle vient et parfois même nous en dirigeons les traits. Viens, ajouta-t-il, en le conduisant hors du temple et contemple le firmament. Regarde ces constellations, sur lesquelles se déroule l'écharpe légère de la voix lactée, poussière de soleils et de mondes. Vois-tu flamboyer le brillant Orion, scintiller les Gémeaux, resplendir la Lyre, tournoyer les deux Ourses et se renverser Cassiopée?... Tout ce qui s'étale dans ce ciel, c'est la Matière éternelle, la céleste Maïa qui, aux chants des sphères, tourne dans un ineffable vertige sous les yeux de son époux divin. Jupiter est le grand Démoniurge, Dionysos est son fils, son Verbe manifesté.

Nous, les Initiés, nous sommes les sauveurs des âmes, les Hermès consolateurs, car nous portons dans nos cœurs les larmes de tous les êtres pour les changer en sourires et en chants de triomphe.

« Salut à vous qui venez auprès de nos autels pour renaître après les douleurs de la terre; venez vous enivrer de lumière, vous qui sortez des ténèbres. Venez vous réjouir, vous qui avez souffert, venez vous reposer, vous qui avez lutté. Le soleil que j'évoque sur vos têtes et qui va briller dans vos âmes, n'est pas celui que contemplent vos yeux de chair, c'est le grand Soleil des Initiés. Par vos souffrances passées, par l'effort que vous faites encore, vous vaincrez et si vous croyez aux vérités divines, vous avez déjà vaincu, car après le long circuit des existences douloureuses, vous tous, vous vous retrouverez comme un seul corps, comme une seule âme, dans la lumière du Dieu vivant... »

« L'étincelle divine qui nous guide sur terre est en nous... Elle devient flambeau dans le temple, étoile dans le ciel. Ainsi grandit la lumière de la Vérité. Écoutez vibrer la Lyre aux sept cordes, la Lyre du Dieu des dieux. Entendez-vous ce qu'elle dit? Secours aux faibles, consolations aux affligés, espérance pour tous !... Mais malheur aux profanes, malheur aux méchants, qui, sans pitié, écrasent les faibles et font pleurer les innocents. Ils seront confondus, et expieront jusqu'à la dernière de leurs fautes. »

« Et maintenant que la Lumière vous a pénétrés, j'évoque l'Eros céleste et tout puissant. Qu'il soit dans vos amours, dans vos joies et dans vos larmes. Aimez, car tout aime, les Esprits de l'abîme et les Dieux de l'Éther, mais aimez la lumière et non pas les ténèbres. Souvenez-vous du but de la vie tout le long de votre voyage. Quand les âmes retournent là-haut, elles portent — taches hideuses sur leur corps sidéral — toutes les traces des fautes de leur vie, et pour les effacer, il faut qu'elles expient et pour cela qu'elles reviennent sur la terre... alors que les forts et que les purs s'en vont dans le Soleil éternel.

« Et maintenant, chantez l'Évolé (1) ! »

Ainsi parlait Orphée à ceux qui, dans le temple, venaient écouter ses enseignements.

Que disait-il, qu'écrivait-il encore ?...

« Dieu est un et toujours semblable à lui-même, mais les dieux sont innombrables et divers, car l'Univers est rempli de la divinité. Soleils, étoiles, terres et lunes, chaque astre a sa divinité, c'est-à-dire son âme et toutes sont issues du Feu céleste, de la Lumière primitive. Semi-conscientes, ces âmes régissent le grand Tout par leurs évolutions régulières. Chaque astre roulant dans l'espace entraîne, dans sa sphère éthérée, des phalanges de demi-dieux ou d'âmes rayonnantes qui, après avoir parcouru la série des règnes, sont devenus des hommes, puis ont glorieusement remonté l'échelle des cycles progressifs, pour se libérer enfin de la roue des générations, c'est-à-dire des morts et des renaissances. C'est par ces divins Esprits, que Dieu « respire et agit ». Ils sont le souffle de son âme vivante, les rayons de sa conscience irradiante. Ils commandent aux armées des esprits inférieurs. De loin, de près, ils nous environnent et quoique d'essence immortelle, ils revêtent des formes changeantes, selon les peuples et les temps où ils fonctionnent. L'impie qui les nie, les redoute ; l'homme pieux les adore, sans les connaître ; l'Initié les connaît et les attire. Si j'ai lutté pour les trouver, si j'ai bravé la mort, si, comme on le dit, je suis descendu aux enfers, ce fut pour dompter les esprits des ténèbres et pour appeler les Dieux d'en haut sur ma Grèce aimée, pour que le Ciel se marie à la terre et que la terre écoute les voix divines. »

« Sais-tu, ô disciple, ce qu'est la Lyre d'Orphée ? Ce sont les sanctuaires inspirés, les Mystères sacrés qui ont des Dieux pour cordes et c'est à leur harmonie que s'accordera, comme une autre Lyre, la Grèce tout entière. »

C'est ainsi que parlait Orphée (2) et ces paroles magnifiques peuvent être considérées comme les plus belles strophes de la Bible de cette Hellade lumineuse, pays des dieux, où fut chanté si longtemps le grand poème de ses Initiés, de ses philosophes et de ses poètes.

Mais voici qu'Orphée doit mourir et comme tant d'autres Instructeurs, c'est de mort violente qu'il périra.

(1) Évolé était le cri sacré de tous les Initiés de l'Égypte, de la Judée, de la Phénicie, de l'Asie Mineure et de la Grèce. Ses lettres, auxquelles était attribuée une signification mystique représentaient, dans leur ensemble, le Dieu suprême, dans sa fusion éternelle avec la Nature.

(2) Parmi les ouvrages perdus que les écrivains orphiques attribuaient à Orphée, il y avait *Les Argonautiques*, une *Démétréide*, une *Cosmogonie*, *Les chants sacrés de Bacchus*, *Dionysos*, *La Théogonie*... sans parler d'autres ouvrages, tels que *Le Voile des âmes*, *Les Corybantes*, etc.

Résumons les pages tragiques (1) qui racontent cette mort.

Sous la tempête, qui la battait de ses ailes, mugissait la forêt des grands chênes, aux flancs du mont Kaoukaïou. Les prêtres de Jupiter étaient réunis dans une crypte voûtée du sanctuaire. Assis sur leurs sièges, ils formaient un demi-cercle au milieu duquel se tenait debout l'accusé... Quel accusé ? Orphée, le divin Orphée, lui-même. Il était plus pâle que de coutume, mais une flamme étrange sortait de ses yeux calmes.

Le plus vieux des prêtres prit la parole et cette parole était grave comme celle d'un juge.

— Orphée, dit-il, toi qu'on dit fils d'Apollon, nous t'avons nommé pontife et roi. Nous t'avons donné le sceptre mystique des fils de Dieu ; tu règnes sur la Thrace où tu as relevé les temples de Jupiter et d'Apollon... Mais sais-tu bien ce qui nous menace ? En ton absence, les Bacchantes sauvages que tu avais dispersées, mais qui sont revenues peu à peu, les prêtresses maudites d'une divinité hostile, conduites par Aglaonice, la magicienne de Thessalie, ont incité les chefs du pays à rétablir le culte d'Hécate et à détruire le temple du Dieu solaire. Fanatisés par les ardentes objurgations de ces Bacchantes, mille guerriers Thraces campent au pied de cette montagne et demain monteront à l'assaut de notre temple. Ne la connais-tu pas, cette Aglaonice, ne sais-tu pas de quoi est capable cette magicienne implacable et forcenée ?... Qu'en dis-tu, toi qui connais l'avenir et qui parais nous l'as annoncé ?

— Je savais tout cela, répondit Orphée, car tout cela devait arriver.

— Alors, pourquoi n'as-tu rien fait pour nous défendre ?... Que vont devenir ce temple, ses trésors, sa science, si tu nous abandonnes ?

— Ne suis-je pas avec vous, répliqua Orphée de sa voix douce et mélodieuse.

— Oui, tu es revenu, mais revenu trop tard. Que n'as-tu réuni, dans cette enceinte, les chefs Thraces qui sont demeurés fidèles à Jupiter, pour repousser les assaillants et du coup écraser la révolte ?

— Ce n'est pas par les armes, mais par la parole, que l'on défend les Dieux. Ce ne sont pas les soldats qu'il faut frapper, mais les Bacchantes, elles-mêmes. J'irai, moi seul, au milieu d'elles. Soyez sans crainte, aucun profane ne souillera ce sanctuaire. Demain, finira le règne de ces prêtresses sanguinaires et sachez-le bien, les Dieux solaires vaincront la horde maudite de la triple Hécate. — A toi qui as douté de moi, je laisse le sceptre du pontife et la couronne de l'hiérophante.

— Que vas-tu faire ? demanda le vieillard quelque peu confus et visiblement inquiet.

(1) Extraites de l'histoire des *Grands Initiés*.

— Je vais rejoindre les Dieux, répondit le prophète, sur un ton d'autorité douce mais singulièrement imposante — A vous tous, au revoir !

Orphée sortit, laissant les prêtres muets sur leurs sièges. Dans le temple, il trouva son disciple qui l'attendait.

— Je vais au camp des Thraces, lui dit-il, suis-moi.

Ils marchaient sous les grands chênes. L'orage s'était en partie dissipé et entre les branches épaisses brillaient quelques étoiles.

— L'heure suprême est venue pour moi, dit Orphée à son disciple ému et silencieux. D'autres m'ont compris, toi tu m'as aimé. Je t'ai fait connaître le secret des Mystères. Les Dieux t'ont parlé ; maintenant, loin des hommes, à l'heure de ma mort, je dois te laisser à toi, mon disciple fidèle, l'héritage de l'indéfectible vérité.

Tu sais que l'âme est fille du ciel ; tu en connais l'origine et la destinée. Lorsqu'elle descend dans la chair, elle continue faiblement à recevoir les inspirations divines, mais ces lueurs s'éteignent dans les ombres de la terre. Il nous faut chercher à tout prix à en raviver le souvenir. C'est pourquoi j'ai lutté, mais combien d'obstacles ai-je rencontrés sur ma route. J'ai pénétré dans les cavernes de la Samothrace, dans les puits des Pyramides, dans les tombeaux de l'Égypte. J'ai fouillé la mort pour y chercher la vie. Les prêtres d'Isis et d'Osiris m'ont livré leurs secrets. J'ai épilé le verbe d'Hermès, j'ai articulé celui de Jupiter et d'Apollon... Mais mon heure a sonné, l'heure où je dois confirmer ma mission par ma mort. Encore une fois, il me faut descendre aux enfers pour remonter au ciel. — Tu porteras ma doctrine au temple de Delphes et ma loi au tribunal des Amphictions. Il faut que la lumière d'Apollon illumine la Grèce. »

L'hiérophante et son disciple avaient atteint le fond de la vallée. Là, ils rencontrèrent des tentes, des soldats couchés çà et là. Une sentinelle qui veillait encore les arrêta, les questionna.

— Je suis un messenger de Jupiter, répondit Orphée. Appelle les chefs du camp.

Un prêtre du temple du Soleil ! Ce cri poussé par la sentinelle se répand comme un signal d'alarme. On s'arme ; les épées brillent. Les chefs accoururent et entourèrent l'audacieux étranger.

— Qui es-tu... que viens-tu faire ici ?

— Je suis un envoyé du temple. Vous tous, chefs et guerriers de la Thrace, renoncez à lutter contre les fils de la lumière. Reconnaissez la divinité de Jupiter et d'Apollon. Je viens en ami, si vous m'écoutez ; en juge, si vous refusez de m'entendre.

— Parle, dirent les chefs.

Debout devant eux, Orphée parla. Il parla des bienfaits des Dieux, de la vie pure qu'il menait là-haut avec ses frères, sous l'œil du grand Ouranos,

vie qu'il voulait partager avec tous les hommes qui lui promettaient de renoncer aux discordes et aux luttes et auxquels il donnerait les fruits de la vie, c'est-à-dire la joie, l'amour et le bonheur.

Et tandis qu'il parlait, sa voix grave et harmonieuse pénétrait le cœur des Thraces silencieux, attentifs et quelque peu ébranlés. Du fond des bois, des Bacchantes curieuses, bien que toujours farouches, s'étaient insensiblement rapprochées pour voir, pour entendre, surtout, cet étranger dont la voix merveilleuse les émouvait, les séduisait, au point que bon nombre d'entre elles vinrent s'asseoir autour de lui, comme des bêtes fauves subitement domptées. Quant aux hommes, charmés, aussi, en dépit d'eux-mêmes, ils murmuraient entre eux : n'est-ce pas un Dieu qui parle ; n'est-ce pas Apollon lui-même, aux accents duquel les Bacchantes elles-mêmes se sont attendries ?

Toutefois, tapie dans l'épaisseur d'un fourré, l'implacable Aglaonice épiait les divers acteurs de la scène. Voyant les Thraces immobiles et les Bacchantes dominées par une magie plus forte que la sienne, elle pressentit la victoire du ciel sur l'enfer vaincu par la parole du divin séducteur... et c'est alors que rugissante, emportée par sa furie, elle s'élança vers l'hiérophante.

— Un Dieu ! hurla-t-elle, vous le prenez pour un Dieu ! Moi je vous dis que c'est Orphée, un homme comme vous, un magicien qui vous trompe... Lui, le fils d'Apollon, lui simple prêtre orgueilleux et perfide !... Qu'on se jette sur lui... et s'il est Dieu qu'il se défende ! — si je mens, qu'on me déchire.

Aglaonice s'était fait suivre par quelques chefs du culte lunaire qu'avaient surexcités ses maléfices, qu'avaient fanatisés sa haine exaspérée. Ivres de rage, ils se ruèrent sur l'hiérophante. Orphée poussa un cri... Il venait d'être transpercé par leurs glaives. Il tendit sa main à son disciple.

— Je meurs, lui dit-il, en lui jetant un dernier regard, mais les Dieux sont vivants...

Et puis il expira.

Penchée sur son corps ensanglanté, la Thessalienne, dont le visage ressemblait à celui de Tisiphone, attendait avec une joie sauvage que s'exhalât le dernier soupir du Prophète... Mais quelle fut sa terreur, en voyant cette tête cadavéreuse se ranimer à la lueur flottante de la torche qu'elle tenait à la main et se couvrir d'une vague rougeur, tandis que ses yeux tout grands ouverts lui jetaient un regard fixe, pénétrant, terrible et que, d'une voix étrange qui semblait venir de l'au-delà, il lui dit :

— Prêtresse maudite d'Hécate, souviens-toi d'Eurydice !

Eurydice avait été la femme bien-aimée d'Orphée qu'Aglaonice avait traitreusement empoisonnée.

Devant ce regard, à cette apostrophe inattendue, la prêtresse épouvantée se redressa pantelante.

— Il n'est pas mort ! s'écria-t-elle. Il est ressuscité ! Ils vont me poursuivre à jamais... Orphée ! Eurydice !... Puis, se reculant et jetant une clameur désespérée, elle disparut dans la forêt, comme fouettée par tous les serpents des Erinnyes. — Les Bacchantes affolées et les Thraces, frémissant d'horreur devant leur crime, s'enfuirent dans les ténèbres, en poussant des lamentations de détresse.

Le disciple tremblant et désolé demeura seul près du cadavre de son maître.

Le corps du grand Instructeur fut brûlé par les prêtres du Temple et ses cendres emportées dans l'un des sanctuaires d'Apollon où elles furent vénérées comme l'eussent été celles du Dieu lui-même.

La tradition d'Orphée, sa science, ses Mystères se perpétuèrent dans le temple de Kaoukaïou et se répandirent dans tous les sanctuaires de Jupiter et d'Apollon, où les grands Initiés invoquèrent l'âme d'Orphée sauveur et divinateur.

C'est ainsi que les Thraces, ramenés à de bons sentiments, glorifièrent, comme un poète inspiré par les Dieux, celui qu'ils avaient tué comme un criminel et qui les avait convertis par sa mort. C'est ainsi, encore, que le verbe orphique s'infiltra dans les veines de l'Hellade par les voies secrètes des initiations. Les Dieux s'accordèrent à sa voix, comme dans les temples s'accorde un chœur d'initiés aux sons d'une lyre invisible, si bien que l'âme d'Orphée devint l'âme même de la Grèce.

Dans les pages qui précèdent, nous avons, à diverses reprises, cité le nom grec de Dionysos. A qui faut-il l'attribuer ce nom ? Est-ce un Avatar de Jupiter ou d'Apollon, un instructeur plus ou moins légendaire, ou bien tout simplement un personnage historique ayant vécu, en chair et en os, dans une région quelconque de la Grèce?...

Il est peut-être tout cela, sinon quelque autre chose encore. Quoi qu'il en soit, c'est l'un des êtres les plus curieux, les plus polymorphes, les plus énigmatiques qu'il y ait et qui, à ces divers titres, mérite bien qu'on s'occupe de lui.

Oui certes ; mais par où le saisir et comment le comprendre ? Quel filet jeter sur ce dieu fugace qui, tantôt se joue à la claire surface des réalités et tantôt plonge dans les ténèbres des symboles ? Ses aventures sont innombrables ; ses transformations égalent celles du Vishnou indou, prenant et quittant toutes les formes de la vie divine ou humaine. En parcourant la liste de ses surnoms, l'on croit entendre les cris d'une foule enthousiaste acclamant un triomphateur. C'est tantôt le fils de Jupiter, tantôt Dionysos, le rédempteur, tantôt Osiris, lui-même — *Quo non ascendam ?* (jusqu'où ne monterai-je point ?) aurait-il pu dire, s'il avait su le latin —.

La multitude des lieux de naissance qu'on lui attribue équivaut à l'ubi-

quité. On se dispute, on s'arrache ce dieu dont le berceau demeure indéterminé. Chacun en prend un membre et croit le posséder tout entier. Comment admettre, en de telles conditions, qu'il n'y a qu'un seul Bacchus? Les mythologues en comptent cinq ou six... si pas huit. L'on voit double et triple en le contemplant. Il se multiplie dans la vapeur d'ivresse qui flotte autour de lui. Une procession de Bacchus radieux ou terribles, riant ou pleurants, triomphateurs ou martyrs, se déroule de l'Ionie à la Thrace, de la Béotie à l'Attique, puis, traversant la mer à la nage, s'essaime tantôt dans l'archipel, tantôt en pleine Asie... Quelles visions de kaléidoscope mythique!

L'avènement de Bacchus fut tardif. Il est le dernier venu de la grande famille olympienne. Il y arrive en retard, comme un prince aviné qui se fait attendre par les convives d'un festin royal. Aucun Olympien pourtant ne le surpasse en noblesse divine. Bacchus est sorti du foyer aryen; il a jailli du suc du *Soma*, l'asclépiade fermentée, le vin sacré de l'Asie que les adorateurs védiques d'Indra, le Dieu de la Lumière, versaient sur la flamme de ses autels. Bacchus personnifia la libation des sacrifices qui stimulait l'ardeur d'*Agni*, le Feu céleste.

Et quelle puissance avait ce *Soma*! Les hymnes du Rig-Véda la célèbrent avec une emphase tout orientale. L'un de ces hymnes nous montre Indra, le roi solaire, l'archer de la foudre enivré de *Soma* et l'on croit voir le Bacchus indou, la mitre inclinée sur sa chevelure aux longues tresses, chanceler avec majesté dans les nues. Une divagation sublime trouble sa parole. C'est ainsi que retentit, sur la cime de l'Himalaya, le premier chant bachique dont voici une strophe :

« De même que le vent fait frissonner les arbres, ainsi m'agite ce breuvage. — Je suis enivré de *Soma*. Ce breuvage m'agite comme le cheval indompté qui emporte son char. Le ciel et la terre ne m'ont-ils pas ajouté une aile de plus? Je suis plus grand que le ciel; je veux atteindre la nuée céleste; je suis entouré de splendeur et, m'élevant jusqu'au plus haut des airs, j'apporte aux dieux l'holocauste offert par le sacrifice — Je suis enivré de *Soma* (1). »

L'on perd longtemps Bacchus de vue, après cette apparition primordiale. L'entrée du nouveau dieu dans l'Hellade fut celle d'un bon génie campagnard. Il s'incorpore à la vigne, aux arbres fruitiers; les vaches lui sont consacrées. Les êtres à demi sauvages de la forêt, de la montagne, sont ses compagnons favoris. L'on dirait qu'il y enrôle à l'avance ses futurs bacchants et bacchantes.

Mais voici qu'une attraction mystérieuse précipite vers ce dieu, mystique

(1) Nous avons emprunté quelques-uns de ces divers passages au beau livre *Les deux masques* de Paul de Saint-Victor.

jusqu'alors, les ferments créateurs du mythe et de la légende. Ils le grandissent et le transforment. Il fermentait sous sa première forme, le voilà qui bouillonne, s'extravase et déborde sur le polythéisme tout entier. Ce petit dieu des vigneron va conquérir le monde.

C'est à Thèbes que se forma la grande légende de Bacchus. Il y renaît fils de Jupiter et de Sémélé, la fille de Cadmus. Sémélé, prise de la folie des grands, veut que l'Olympien descende sur le lit nuptial dans tout l'appareil de sa gloire. L'imprudent s'y abat dans l'éblouissement de ses rayons, dans la fulguration de sa foudre, si bien que la pauvre femme est consumée par son amant de feu. Heureusement que Zeus put retirer assez tôt le fruit inachevé de la mère, puis ne sachant trop qu'en faire, il eut l'idée pour le moins singulière de l'enfermer à tout hasard dans l'une de ses cuisses, où le fœtus divin put, sans trop grand dommage, attendre que se fût écoulé le temps nécessaire à une normale incubation (1).

Le mythe, ici, a toute la clarté des phénomènes physiques qu'il met en action. Sémélé, c'est la terre végétale fécondée par le dieu de l'air, d'où tombent les pluies du printemps, mais que calcinent ensuite les feux et les tonnerres de l'été. Les fruits qu'elle produit ne resteraient-ils pas imparfaits, s'ils n'étaient rafraîchis par les brumes humides... nymphes nourricières du petit Bacchus qui ne sont autres que les Hyades pluvieuses, filles de l'Océan?

Ce fut en effet par des nymphes, que fut nourri et choyé, dans la grotte de Nysa, le gros et frais nourrisson véritablement « issu de la cuisse de Jupiter » — privilège à nul autre pareil. — Le vieux Silène le balança dans ses bras ; le bon Pan lui apprit à jouer du chalumeau, en même temps qu'à danser en cadence. Tout fut danse, musique et joyeusetés charmantes, autour de cette enfance adorable.

Mais voici que Bacchus a grandi et si bien que le voilà ni plus ni moins que roi. Il se forme une cour, monte sur un char traîné par un quadrigé de panthères et prend gaillardement son élan. Il attire, dans son orbite excentrique, tous les êtres fabuleux qui pullulent sur la terre de Grèce, pandémonium de la vie : Satyres capricants, Panisques à queue de singe, Égi-pans demi-hommes, demi-boucs, caracolent autour de son char. Un sérail extravagant se joint à ces hordes fantastiques : Ménades, Thyades, Lénées et Naïades l'entourent de leurs farandoles échevelées.

Au milieu de ce cortège démoniaque, le dieu promène son carnaval païen, dans les plaines comme sur les montagnes, dans le charivari perpétuel que font, autour de lui, trompes, cymbales et tambourins et que dominent cependant les cris bachiques : *Evohé ! Bacché ! Evia !* La magie s'ajoute à l'orgie,

(1) C'est de là qu'est venu l'ironique dicton s'appliquant aux gens injustifiablement prétentieux : « Ne dirait-on pas vraiment qu'il est sorti de la cuisse de Jupiter ? »

les hallucinations redoublent le délire, si bien que la colère bouillonne bientôt sur la fête ; elle est l'écume de ses coupes et le vin appelle le sang... fureurs folles que partage Bacchus qu'on appelait souvent *le Cruel* ! et qui, en Grèce, fut le dernier à exiger des victimes humaines.

Volupté, cruauté, s'engendrent et se combinent. L'amour, disent les poètes, n'est-il pas le frère de la mort ? C'est ainsi qu'à l'enthousiasme succède une furie tragique. Les Bacchantes, toujours ivres, fouillent le fond des forêts, massacrant pêle-mêle troupeaux et bergers. Malheur au divin Orphée, s'il s'égare au milieu de la horde sanguinaire. Chiennes de Bacchus, elles le déchireront comme une proie ; elles sèmeront par les champs ses membres arrachés et sa belle tête inspirée, où l'âme mélodieuse de la Grèce exhala ses derniers accents.

Puis voici qu'un nouveau monde s'ouvre devant l'étrange dieu exorbité. Il pénètre dans l'Inde et l'imagination grecque, mêlant plus tard l'expédition divinisée d'Alexandre à cette conquête fabuleuse, en composera un cycle fantastique. C'est avec tout son peuple en délire, que Bacchus envahit la vieille Asie. Cette armée en marche ressemble à un retour de vendanges. A coup sûr, les Indous vont bien rire de ce guerrier sans barbe, en costume de femme, de ces folles échevelées qui l'entourent, de ce silène ventru que l'on roule comme un tonneau... C'est au premier choc, évidemment, que leurs éléphants fouleront aux pieds cette troupe d'ivrognes...

Les Indous se trompaient, car c'est à coups d'enchantements que Bacchus les combat. Ses légions traversent les fleuves à pied sec. Il change en vin l'eau des lacs. Il disperse les soldats qui l'assaillent en les éventrant d'une fleur à longue tige. Les Ménades sautent sur la croupe des éléphants... Bacchus, qui connaît les dieux du pays, veut les surpasser en prodiges. Assaut de magie, lutttes de métamorphoses. Dans un combat corps à corps contre Dériade, le rajah suprême des Indes, monté sur un éléphant colossal, Bacchus prend toutes les formes : tour à tour lion, panthère ou torche enflammée qui bondit sur le sol.

Pour dernier exploit, il se change en vigne ; ses pieds s'enracinent, sa chevelure se disperse en pampres, ses bras se bifurquent en rameaux. Le cep magique entrave et fait trébucher l'éléphant ; puis, rampant jusqu'au roi, il l'étreint de ses branches, l'étouffe, le barbouille de ses grappes... L'homme et la bête disparaîtront dans cet inextricable fouillis !

Voilà donc l'Inde soumise. Bacchus l'initie, par le sang enivrant de sa vigne, à la grande communion humaine. Il y sème des colonies et y dresse des trophées que s'attribueront les soldats d'Alexandre.

Le Bacchus que nous venons de décrire est le Bacchus épique, classique, estampillé par les mythologues ; mais derrière celui-là, il y en avait d'autres plus ou moins acceptés. Ce culte n'en fait pas moins le tour du monde.

Telle de ses ramifications s'étend jusqu'à Babylone, telle autre pénètre dans les hypogées de Memphis et le Bacchus grec est adopté par l'Orphisme qui, dans ses Mystères, l'invoque sous le nom de Dionysos, le glorieux Dionysos, le rédempteur des hommes.

Hélas ! gloire éphémère. Qui donc alors eût pu prévoir que ce divin diadème allait s'enlizer dans la fange la plus abjecte ? Il y roula cependant. Les prêtres d'Orphée avilis, tombés aux plus bas-fonds de la bohème religieuse, l'exploitèrent misérablement. Sacrificateurs ambulants, marchands d'amulettes, et d'orviétans expiatoires, le menaient de porte en porte...

Plus vile encore fut la dernière incarnation de Bacchus. Le voici en pleine décadence, alors que de la mythologie des basses époques de l'antiquité, nous le voyons passer, comme par un couloir ténébreux, dans la magie du moyen âge, où il reparait abominablement déformé, sous la figure bestiale du Satan que s'était empressée d'accueillir l'Église de Rome dite « chrétienne ».

N'en soyons pas surpris du reste, car cette métamorphose dernière avait été dès longtemps rendue inévitable par sa nature ambiguë, ses instincts obscènes, ses artifices de sorcier et la tourbe démoniaque qu'il traînait après lui. Au temps même de sa splendeur olympienne, Bacchus n'était-il pas une sorte de diable parmi les dieux plus ou moins aristocratiques de la Grèce païenne ? Ses orgies, où la lubricité s'accouplait à de prétendues extases mystiques, n'anticipaient-elles pas sur les pratiques du sabbat des siècles noirs de notre histoire ?

Aussi quel changement sinistre dans le personnel du « grand maître des cérémonies de l'enfer ! » Les Satyres agrestes sont devenus des diables hideux et fétides. Les Ménades, dépouillées de leur beauté païenne, ne sont plus que d'horribles sorcières. Mêmes cris d'appel, mêmes vociférations, dans les sierras des Asturies, dans les gorges du Jura et sur les plateaux du Walpurgis que sur les sommets du Parnasse, mais au *Saboë ! Saboë !* des anciens Mystères, répond en écho le barbare *Sabbath ! Sabbath !* Mêmes rondes dévergondées, mêmes banquets immondes dans les bacchanales grecques et celles du moyen âge, mais à la place des faons que dévoraient les Ménades, nous voyons les sorcières modernes saigner des enfants volés, puis les faire bouillir dans la marmite infâme de leurs mixtures infernales.

Quant au Bacchus-Satan qui remplace le glorieux Dionysos... le voyez-vous assis, les jambes pendantes, sur une table de pierre et présidant, impassible, aux abjectes cérémonies ? Oui, le voilà, l'ex-olympien, avec sa figure de bouc noir, ses yeux ronds et fixes et ses dix doigts égaux, terminés par des griffes aiguës. A quoi rêve-t-il, dans cette basse sorcellerie gothique ? Se souvient-il de ses gloires dans l'Hellade, de ses triomphes sous l'éclatant soleil de l'Inde, de ses autels enguirlandés de roses et des belles dan-

ses de nymphes et d'éphèbes que dirigeait son sceptre de bois odoriférant ?...

S'il s'en souvient, combien doit lui paraître lamentable et dure sa décadence expiatoire !

Une légende musulmane raconte que Moïse, chassé par des bergers sauvages de la citerne où il menait boire ses chameaux, métamorphosa en singes ces hommes inhospitaliers. Depuis ce jour ils habitent sous les palmiers d'un oasis qu'ils remplissent de leurs cris et de leurs gambades. Mais, de temps en temps, ils se rappellent qu'ils furent autrefois des hommes... et alors, interrompant leurs jeux, ils s'accroupissent tristement à terre. Une lueur de raison éclaire la vague folie de leurs yeux. Saisis de nostalgie au souvenir de la race dont ils sont déchus, ils plongent dans leurs mains noueuses leurs têtes dégradées et de grosses larmes roulent sur leurs bajoues velues. (Paul de Saint-Victor)

C'en est assez maintenant. Sortons de ces limbes bachiques. Laissons, dans l'ombre, aussi bien la grandeur légendaire de ce Bacchus énigmatique que sa hideuse décadence et tournons-nous vers la lumière. Revenons à l'Orient ensoleillé, évoquons le souvenir d'autres initiateurs, d'autres instructeurs inspirés par les dieux solaires.

Voici Prométhée et son mythe admirable, puis Hercule le libérateur, puis Apollon, frère de l'Osiris que nous avons trouvé en Égypte... et, descendant des dieux ou demi-dieux, aux hommes divinisés, nous trouverons devant nous les deux figures rayonnantes du grand Initié Pythagore et de Platon, le philosophe immortel.

(A suivre.)

ED. GRIMARD

Souvenirs d'un Spirite

(Suite) (1)

XIV

Pour les raisons que j'ai dites, il ne m'arrivait guère d'évoquer nominativement un parent ou un ami, et quand par extraordinaire je l'ai fait, je n'ai pas obtenu grand'chose de remarquable. C'est presque toujours à l'impro-

(1) Voir *Revue* de juin.

viste que j'ai pu constater dès phénomènes dignes d'attention. Je vais en citer quelques-uns.

Me trouvant dans un groupe, un médium voyant, que je connaissais depuis des mois et ne me paraissait rien voir du tout, me dit : « Je vois à côté de vous, à votre gauche, un petit enfant, il paraît avoir un an; il pleure; veut-il se communiquer. »

Je farfouille dans mon cérébral et dans mon subliminal pour voir qui ce pouvait être. Je ne me découvre ni parent ni ami ayant perdu un petit enfant. Enfin, dis-je, voyons ce qu'il va dire.

La table dicte les nom, prénom, âge, lieu de naissance d'un frère mort en effet à l'âge d'un an. Il y avait bien de cela une quarantaine d'années et j'étais fort loin de penser à lui. Il est à noter que ces identités étaient données par l'écriture en même temps que par la table.

L'enfant donna ensuite, suivant la coutume, une petite communication par un médium écrivain, qui ressemblait à toutes les autres missives du même genre. Je n'en tiens pas compte, parce que je n'avais aucun moyen de m'assurer si cette prose ne venait pas du médium lui-même. La voyante me dit ensuite que l'enfant s'en allait content et souriant.

Ma sœur, dont j'ai parlé plus haut, qui était venue de la planète Vénus me voir chez M. Pl..., resta ensuite longtemps sans se manifester. Un beau soir elle vient dans un groupe. Je la reconnus de suite à sa manière de mouvoir la table, mais, pour plus de sûreté, je lui demandai ses noms :

— Inutile, tu les sais bien. — C'est bien toi, J...? — Oui. — As-tu quelque chose à me dire ? — Oui. — Parle. — *Je ne suis pas contente de la famille.*

Il se trouvait effectivement qu'à cette époque nous avions un différend entre frères. Personne dans l'assistance ne connaissait mes affaires intimes et je n'avais nulle envie de les faire connaître. Ce n'est donc pas mon conscient qui a fait ce coup et si c'est mon inconscient, il m'a joué là un vilain tour.

Je n'en demandai pas plus long à ma sœur, je la remerciai de l'intérêt qu'elle me portait et l'on passa à autre chose.

Je n'obtiens jamais de phénomènes dits physiques quand je suis seul. Il y a pourtant eu quelques exceptions à cette règle ; en voici une :

Des craquements (raps) se faisaient entendre dans mes meubles. Absorbé par mon travail, je n'y fis pas d'abord attention ; mais ils se continuèrent et augmentaient chaque jour. Je finis par me dire, au bout d'environ une huitaine, que c'était peut-être un esprit qui voulait se communiquer.

Je me rends chez un médium de ma connaissance et je demande, par la table : si c'est un esprit qui produit chez moi ces bruits, qu'il veuille se nommer. Réponse : P. D..., 79 ans, à X... (Loire-Inférieure).

C'était un vieil ami que j'estimais beaucoup, mais plus catholique que le

pape. Je m'étais brouillé avec lui, précisément à cause du spiritisme et il avait rompu avec moi toute correspondance depuis plusieurs années. Je m'informai de ses nouvelles et j'appris qu'il était mort à peu près à l'époque où les bruits s'étaient fait entendre.

P. D... reconnut que ce n'était pas le diable qui produisait les phénomènes spirites, il convint qu'il avait eu tort de me blâmer et les bruits cessèrent.

XV

J'ai connu un médium voyant qui était fossoyeur. Ce brave homme, qui me paraissait très sincère, causait avec les âmes des morts, tout en couvrant de terre leurs cercueils :

« Tu vois, je t'avais bien dit que l'âme ne mourait pas avec le corps, tu ne voulais pas me croire. Regarde, maintenant, voilà ton cadavre d'un côté et toi de l'autre. »

Les esprits, disait-il, cherchaient à lui répondre, il voyait leurs efforts, les mouvements de leurs lèvres fluidiques, mais il n'entendait aucun son en sortir. Il voyait autour de la tombe, non seulement l'esprit du mort, mais beaucoup d'autres, connus ou inconnus de lui sur terre.

Je n'ai jamais mis ce voyant à l'épreuve, parce que, habitant la banlieue, il ne pouvait guère assister aux séances des groupes parisiens, mais j'ai souvent causé avec lui et je suis persuadé qu'il ne trompait pas.

Reste à savoir s'il ne se trompait pas lui-même, si ces visions étaient réelles. Pour cela, il aurait fallu réunir plusieurs médiums lors d'une inhumation : s'ils avaient vu et décrit les mêmes esprits, leurs divers mouvements, etc., il aurait bien fallu convenir que la vision collective était objective.

Mais pour faire cette expérience il aurait fallu de l'argent, car les médiums sont pauvres, travaillent pour vivre et ne peuvent perdre une journée pour assister à un enterrement de banlieue ; car, mes moyens ne me permettaient pas de les rétribuer.

Ce médium est sans doute mort aujourd'hui, mon souvenir remontant à une vingtaine d'années. Si toutefois il ne l'était pas et que quelqu'un voulût l'étudier, je dirai que c'était le fossoyeur de Fontenay-sous-Bois.

XVI

Les « incarnations » ne me disaient et ne me disent encore rien qui vaille, comme moyen démonstratif de la présence des esprits. Dieu sait pourtant si les spirites en font grand cas et si j'en ai vu.

J'ai pu constater que des personnes croyaient reconnaître les gestes, les mots familiers, le caractère d'un mort qu'elles avaient connu et qui se manifestait par incarnation dans un médium ; j'en ai reconnu moi-même quel-

quefois ; mais qu'est-ce que cela prouve pour les autres assistants qui n'ont pas connu cet esprit ?

J'ai entendu prononcer, par des médiums en état « d'incarnation », des discours souvent très vulgaires, mais quelquefois incontestablement au-dessus de la portée du médium à son état naturel.

Je crois donc (pour beaucoup d'autres raisons, d'ailleurs), qu'il y a des incarnations réelles ; mais il est si facile, avec un peu de savoir-faire, de simuler ce genre de phénomènes, qu'on ne se trompera guère en réduisant les réelles à une sur dix.

J'ai vu des femmes et des jeunes filles dans cet état dire des choses qu'elles ne savaient certainement pas ; que, même les sachant, elles n'auraient pu dire sans rougir jusqu'aux oreilles ou, dans d'autres cas, sans éclater de rire, d'autant plus irrésistiblement que le rire est contagieux et que toute l'assistance se tordait.

Elles disaient pourtant ces choses bien tranquillement, du ton le plus naturel du monde, avec les gestes appropriés et le ton de voix d'un mineur, d'un charretier ou d'une poissarde. Et revenues à leur état naturel, elles ne se doutaient de rien de ce qui s'était passé.

Je ne citerai qu'un exemple d'incarnation, mais je le citerai parce qu'il m'a paru remarquable.

En attendant l'ouverture d'une séance, passage Brady, je causais avec M^{me} Dieu, que tous les spirites ont connue et estimée ; elle était à ma gauche. Arrive un jeune homme correct, qui me parut même modeste et réfléchi plus que ne le comportait son âge.

Ce jeune homme se place à ma droite et me demande quelques éclaircissements sur le spiritisme ; il me dit qu'il n'y connaissait rien, n'avait jamais vu de séance et désirait évoquer son père, mort depuis peu de temps. — Qu'y a-t-il à faire pour cela ? — Vous n'avez qu'à vous faire inscrire, vous passerez à votre tour.

Pendant la séance, le voilà tout à coup saisi par un esprit. Une forte odeur de boissons mal digérées se répandit dans la salle, au grand désagrément de tout le monde. On interroge l'esprit : il répond. C'était le père du jeune homme (qui s'était trouvé médium sans le savoir, sans même connaître le spiritisme) ; il était mort en état d'ivresse.

Revenu à son état normal, le médium d'occasion, qui ne se souvenait de rien, confirma ce que son père avait dit. L'odeur infecte disparut comme par enchantement — c'est-à-dire subitement et non graduellement — aussitôt que l'esprit fut parti. Quant au pauvre jeune homme, tout honteux, il s'éclipsa le plus tôt qu'il put. Je ne l'avais jamais vu, je ne l'ai plus jamais revu dans aucun groupe (1).

(1) Pour les incarnations, comme pour le reste, les phénomènes spontanés sont plus pro-

XVII

Depuis longtemps, et maintenant plus que jamais, les spirites — les savants encore plus — font grand cas des *apports* et des *matérialisations* et se livrent à de longues et patientes séances dans l'obscurité pour obtenir ces sortes de phénomènes qu'ils considèrent comme les plus et même les seuls propres à démontrer l'existence des esprits.

J'ai le malheur, si c'en est un, de ne pas partager leur enthousiasme. Ces phénomènes ne me paraissent que d'importance très secondaire ; ils ne me semblent pas prouver du tout la survivance de l'âme, — ce qui est le point essentiel de la question — ; ils prouvent seulement ce que Shakespeare a mis depuis longtemps dans la bouche de Hamlet : qu'il y a dans la nature beaucoup de secrets dont notre philosophie n'a pas le moindre soupçon.

Néanmoins, j'ai fait comme les autres, j'ai assisté à de nombreuses « séances d'obscurité », sans jamais y rien voir de merveilleux, tout au plus quelques lueurs qui pouvaient provenir d'autres sources que des esprits ; mais j'ai obtenu dans une séance de ce genre, rue des Lianes, un phénomène singulier que je ne cherchais et ne demandais pas.

La prière faite et les lumières éteintes, nous allions nous asseoir en cercle, lorsqu'un médium voyant, qui ne m'inspirait pas la moindre confiance, me dit : Monsieur R..., il y a près de vous, à votre gauche, une personne qui veut assister à la séance. Ce n'est pas une parente à vous, c'est une amie.

La description faite par le médium se rapportait bien à une personne de ma connaissance intime. Pour plus de sûreté, je demandai au médium s'il ne voyait pas un signe particulier sur le visage de cet esprit. — Non. — Regardez bien. — Si la transmission de pensée était aussi facile et courante qu'on le dit, le médium aurait certainement vu ce que je voulais qu'il vît, car j'y pensais fortement. Il ne vit rien de remarquable.

Je restai convaincu que le médium ne voyait pas et que la fidélité partielle de sa description n'était qu'un pur hasard. — Asseyons-nous.

— Mais, dit le médium, cet esprit veut s'asseoir aussi ; il faut lui donner une chaise.

Pour ne contrarier personne, je mis une chaise à ma gauche. On s'assied. Un moment après, le même médium dit : voilà la dame assise. Tiens, c'est drôle, tout à l'heure, debout, elle paraissait un peu plus grande que vous ; maintenant vous êtes exactement de la même taille. Nos deux chaises étaient pareilles et la constatation du médium était conforme à la réalité.

Le médium a-t-il lu ce détail, que je savais, mais auquel je ne pensais pas bants que les phénomènes *provoqués*. A ce point de vue l'histoire des Quakers et celle des Trembleurs des Cévennes sont à étudier et fournissent de nombreux exemples d'incarnations spontanées subies par des hommes, des femmes et même des petits enfants.

dans mon subconscient? Pourquoi n'a-t-il pas lu dans mon conscient celui auquel je pensais?

Après la séance, je dis au médium quel était le signe particulier que je lui avais demandé (1). « Oui, dit-il, c'est bien cela; je l'ai vu, mais je n'y ai pas attaché d'importance, je n'ai pas cru que c'était une marque si insignifiante que vous demandiez. »

Il semble, d'après ceci, que le médium n'a rien vu dans ma pensée, mais qu'il a vu en dehors.

Une singularité, c'est qu'il y avait à cette séance d'autres médiums voyants, en qui j'avais plus de confiance, et qu'ils ne virent pas mon amie.

Pendant toute la séance, je sentis un souffle frais sur ma jambe gauche, qui cessa aussitôt la séance terminée. Je m'étonne, disait le médium, que vous ne la voyiez ou ne la sentiez pas mieux, car elle est bien matérialisée. Je tâtai encore plusieurs fois sur la chaise sans y rien trouver.

XVIII

Si je n'ai rien vu dans l'obscurité, j'ai du moins vu une fois en plein jour. C'était dans un groupe qui se réunissait les dimanches à 2 heures, rue Saint-Sébastien. Après la prière, les médiums écrivains écrivaient; le médium dessinateur dont j'ai parlé plus haut, dessinait; les médiums voyants regardaient; les autres personnes attendaient. Bientôt les voyants se font des signes de tête en regardant vers le fond de la salle; d'autres personnes regardent aussi et paraissent étonnées; je suis l'exemple et je vois, comme tout le monde, près du plafond, une étoile un peu plus grande que Vénus dans toute sa splendeur. L'écriture est finie. On lit les communications reçues. La première était signée : Gambetta.

Au moment où le médium termine sa lecture et nomme le signataire, l'étoile, jusqu'alors immobile, se met en mouvement, traverse toute la salle au-dessus de nos têtes, sans se presser, et, arrivée près de la fenêtre, elle s'évanouit.

Cette séance eut lieu quelques mois après la mort de Gambetta, le jour des Rameaux ou de Pâques, je ne puis assurer lequel, il était 2 h. 1/2 à 3 heures. La communication n'avait rien de transcendant. Gambetta, si c'était lui, n'avait guère perdu ni gagné, en passant de ce monde dans l'autre. Il faisait toujours des phrases et des phrases. Le médium, une institutrice, aurait bien pu tirer cela de son conscient ou de son subconscient mais l'étoile ?...

L'étoile fut vue de tous les assistants pendant cinq à dix minutes. De plus, les médiums voyants prétendaient avoir vu Gambetta lui-même, mais

(1) La personne en question étant très brune, le duvet de ses lèvres était donc facile à voir.

ils ne s'accordaient pas très bien entre eux. L'un prétendait qu'il était près du médium écrivain ; un autre, qu'il était d'abord au-dessous de l'étoile et n'était venu qu'ensuite près du médium.

Comme j'avais déjà songé à mettre plus d'ordre dans les séances et à contrôler plus rigoureusement les témoignages des médiums, je profitai de cette dissidence de détail pour proposer qu'à l'avenir les médiums voyants fussent dispersés dans la salle de manière à ne pas communiquer entre eux et à dire, indépendamment des uns des autres, ce qu'ils voyaient. La proposition fut acceptée et je fus chargé de la mettre à exécution, de la façon que j'ai déjà dit dans *La Quintessence du Spiritisme* (p. 55 et suiv.).

XIX

Ce groupe, comme la plupart des groupes spirites que je fréquentais, était composé de pauvres gens (1), mais une grande harmonie y régnait et l'on obtenait quelquefois des communications écrites et autres qui n'étaient pas banales.

La maîtresse de la maison, d'origine bretonne, sachant à peine lire et écrire, sans orthographe, *a fortiori* sans littérature, devenue spirite depuis peu, n'ayant certes jamais lu Swedenborg, ni même son vulgarisateur, Balzac, donnait des communications écrites dont un swedenborgien n'aurait pas désavoué la doctrine.

J'avais lu, un an ou deux auparavant, les principales œuvres du célèbre voyant suédois. Le médium prenait-il ces idées dans ma pensée ? Non, car elle avait déjà donné plusieurs communications de ce genre avant que je la connusse.

Cette dame était en même temps médium guérisseur et médium médecin (2). Elle entrait spontanément en demi-transe et même en somnambulisme complet, quand le cas était grave et, dans cet état, ou elle magnétisait le malade, ou elle écrivait une ordonnance, qui était souvent signée de Mesmer. La prescription était plus ou moins orthodoxe, mais très souvent le malade guérissait.

Il est vrai que le temps est un grand médecin et que, s'il n'y en avait pas d'autres nous ne serions malades ni souvent ni longtemps ; mais le fait est que les malades étaient guéris et que la convalescence n'était pas longue.

(1) Ou de gens appauvris. J'y fis notamment la connaissance d'un neveu de Mgr Darboy (de son vivant archevêque de Paris), dont la femme était d'une sensibilité magnétique extrême.

(2) Le médium guérisseur soigne les malades, les soulage presque toujours, les guérit souvent par l'intermédiaire des esprits et sans recourir aux médicaments. Le médium médecin ordonne des remèdes sous l'inspiration des esprits.

XX

Peu de temps après, un nouveau groupe fut fondé, rue d'Aboukir, par une fabricante de corsets, médium écrivain. Les séances se tenaient dans l'atelier. Dès les premières réunions, pendant que l'on évoquait à la table, la maîtresse de maison, assise près d'un comptoir, fut prise d'une violente agitation du bras droit comme elle n'en avait jamais eu.

Me trouvant près d'elle, je la « dégageai », mais bientôt l'agitation revint. — Il (l'esprit) veut me faire écrire, dit-elle. — Eh bien ! écrivez.

Il était d'usage dans les groupes de ne pas faire plusieurs choses à la fois, pour ne pas diviser l'attention et troubler l'ordre. Je transgressais donc la règle, mais je n'eus pas à m'en repentir.

A partir de ce jour, le médium, à son comptoir, écrivait d'avance ce que l'esprit dictait d'un autre côté par la table. Et les deux communications étaient d'accord. Et ce qu'elles disaient était souvent confirmé par les médiums voyants, que j'avais soumis au régime dont j'ai parlé plus haut.

Si les médiums ne sont que de « rusés escamoteurs », ces faits s'expliquent très facilement : il suffit de supposer que leur ruse n'a pas de limite ; mais ce qui serait étonnant alors, c'est qu'ils ne fissent pas de leur talent un usage plus fructueux.

On peut encore les expliquer en disant que les inconscients des médiums communiquent entre eux et se transmettent les idées et les mots à exprimer. Mais il faut pour cela supposer que l'inconscient est actif, tandis qu'il n'a jamais été jusqu'à ce jour considéré que comme passif, comme une sorte de réservoir dans lequel séjournent les sensations *inaperçues* et les idées en disponibilité ou en réserve.

J'obtins dans ce groupe plusieurs des phénomènes que j'ai relatés dans la *Quintessence du spiritisme* et beaucoup d'autres : effets dans la table de scie, de marteau, de rabot, etc., etc., sur lesquels il est inutile de s'étendre, car ils sont connus de tous les spirites.

XXI

Plusieurs chercheurs de ce groupe, adoptant ma manière d'étudier : « Ne pas évoquer tel ou tel esprit, mais recevoir ceux qui se présentent et aller aux renseignements, autant que possible, afin de s'assurer de leur identité, et de prouver que ce n'étaient pas des démons, ni des élémentals, des élémentaires et autres loques ou coques », nous formâmes un petit groupe choisi, qui siégea rue Pigalle, dans lequel nous suivîmes ce programme.

Quand un esprit avait donné ses *identités*, on allait aux renseignements si c'était à Paris et si on pouvait le faire sans indiscretion ; si l'esprit don-

nait son adresse en province, on écrivait à des personnes de connaissance s'il y en avait ; à défaut, on écrivait au maire ou au secrétaire de la mairie.

Nous avons obtenu ainsi : 1° quelquefois la confirmation exacte ; 2° quelquefois rien de probant ; 3° plus souvent la confirmation était incomplète, c'est-à-dire que certains points, par exemple, le nom, l'âge, la profession étaient exacts, tandis que le prénom, la date de la mort de l'esprit ne l'étaient pas.

Ces inexactitudes troublent beaucoup les chercheurs superficiels et impatients, qui ne connaissent pas les lois de la spiritologie et qui, de ce que quelque chose est faux, concluent que rien n'est vrai.

Pour résoudre cette antinomie, il faut savoir que, incarnés ou désincarnés, les esprits peuvent agir et réagir les uns sur les autres. On commence à le reconnaître, la transmission de pensée, de vivant à vivant, n'est pas une illusion ; elle ne l'est pas non plus de vivant à mort.

Pour qu'un esprit se communique bien, il faut donc, non seulement qu'il le puisse, mais que les évocateurs soient très calmes, de manière à ne pas contrarier le travail de l'esprit. Or, c'est ce qu'il est très difficile d'obtenir, même dans une compagnie peu nombreuse. Voilà comment et pourquoi les ondes spirituelles des vivants troublent celles des morts, suggestionnent ceux-ci et les empêchent, par moments ou même toujours, de dire ce qu'ils voudraient dire.

Ce qui est exact vient des esprits, ce qui est faux vient de nous, de l'action contraire que, sur nos pensées, nous exerçons sur les leurs. Ces inexactitudes ne prouvent donc pas la non-intervention des esprits, mais notre propre intervention intempestive.

C'est aussi pour cette raison que l'on obtient souvent de meilleurs résultats d'un esprit inconnu quelconque que d'un esprit familier ou ami, pourvu qu'on ait la patience d'écouter sans contrarier, sans commander. En voici un exemple, obtenu justement dans le groupe en question.

Un soir un enfant se communique par la table. Il donne ses nom, prénoms, âge, adresse, dernière maladie, etc., etc. L'adresse était rue de la Néva et précisément j'allais déjeuner le lendemain chez un ami qui habitait une autre maison de la même rue. Je pris les renseignements donnés par cet enfant, avec l'intention de les contrôler. A parler franchement, je ne comptais guère sur un bon résultat, mais, quand on cherche, il faut aller jusqu'au bout ; qui veut la fin, veut les moyens.

J'entre à l'adresse indiquée. Je trouve la concierge occupée au nettoyage. — N'avez-vous pas dans la maison M. X... ? — Oui monsieur. — N'a-t-il pas perdu récemment un enfant nommé Georges ? — Oui, monsieur. — Cet enfant avait sept ans ; il est mort de telle maladie, etc. ? — Oui, monsieur ;

mais comment savez-vous cela ? Je ne vous connais pas. C'est moi M^{me} X... C'est mon enfant, dit-elle en pleurant.

Je restai aussi interdit que cette pauvre femme. Mon polygone ne m'avait pas prévenu que cet enfant pouvait appartenir à la concierge. Je lui expliquai comment j'avais obtenu ces renseignements ; je tâchai de la consoler en lui disant : Vous voyez que votre fils n'est pas mort, qu'il pense toujours à vous, etc. La pauvre concierge n'avait évidemment jamais entendu parler ni du spiritisme, ni de l'âme et de son immortalité ; elle ne paraissait rien comprendre à mon discours.

S'il me fallait expliquer ce fait par l'inconscient, le subconscient, le subliminal, le polygonal, le dédoublement, l'extériorisation, le médianisme, etc., j'avoue que je serais fort embarrassé. Mais, dans l'hypothèse spirite, je dirais : l'esprit de cet enfant désirait donner de ses nouvelles à sa mère. Il voit, ou un autre esprit voit, dans mon conscient ou dans mon inconscient que je pourrais le faire : il vient à la séance et son vœu se réalise.

XXII

Voilà, ma chère Léontia, un aperçu de mes pérégrinations dans le monde invisible. J'ai vu beaucoup d'autres phénomènes, mais ceux que j'ai cités, tant ici que dans la *Quintessence du spiritisme*, me paraissent suffisants pour prouver que ce sont bien les esprits ou âmes des morts qui en sont les causes efficientes.

J'ai observé avec calme et attention ; j'y suis revenu bien des fois, car, dans les intervalles des séances, l'idée me venait souvent que j'avais dû me tromper ; ce n'est qu'à la longue, après avoir vu et revu, lu et médité que je me suis rendu à ce qui me paraît l'évidence.

J'étais, du moins je le crois, dans de bonnes dispositions pour observer sans parti pris de tête ou de cœur. Je n'ai jamais été plus enclin qu'un autre au mysticisme. De petites crises comme les deux que j'ai subies dans mon jeune âge arrivent à tout le monde ; et j'en étais bien revenu ; j'étais matérialiste autant qu'on peut l'être quand mon attention s'est dirigée ou plutôt a été attirée vers cet objet.

Elle l'a été, non par la perte d'un parent ou par une catastrophe quelconque qui dérange l'équilibre cérébral. La perte de mes parents datait de plusieurs années, et, assez philosophe de ma nature, je n'en avais pas été extrêmement affecté.

J'admets donc la théorie spirite ; mais je ne me refuse pas à en adopter une meilleure si l'on peut la trouver. Or, depuis plus d'un demi-siècle qu'elle est posée et combattue, les savants ont complètement échoué dans leur entreprise de donner une autre explication des faits.

D'autre part, la théorie spirite étant suffisante pour expliquer tous les

faits constatés, étant d'accord avec la tradition de tous les peuples et de tous les temps, ainsi qu'avec le sentiment, le bon sens, la raison; conduisant logiquement à des conséquences morales et sociales de la plus haute importance, j'estime qu'on doit l'accepter.

D'ailleurs, quand même il ne serait pas prouvé que les morts se communiquent, qu'ils se réincarnent, etc., la survivance de l'âme, les communications et les réincarnations n'en resteraient pas moins rationnelles et n'en seraient pas moins la meilleure explication d'une foule de faits incompréhensibles autrement, tel, par exemple, que les inégalités naturelles des hommes.

XXIII

LÉONTIA. — Ta narration m'a vivement intéressée et les expériences sont... troublantes. A l'entendre je serais presque tentée de croire, mais je veux suspendre mon jugement jusqu'à ce que j'aie vu et contrôlé par moi-même; d'autant que je vois encore bien des ombres au tableau. Si tu le permets, je vais maintenant te présenter quelques objections.

ROUXEL. — Très volontiers. Je ne regarde pas, je l'ai déjà dit, comme probants tous les faits que j'ai rapportés, il s'en faut; mais il y en a qui le sont, et les autres sont assez singuliers pour mériter l'examen et engager à les étudier les chercheurs qui s'y sentiront des dispositions et qui en auront le loisir.

L. — Je ne mets pas en doute les mouvements spontanés de la table: tous les trucs et supercheries que l'on a supposés n'ont pu soutenir l'épreuve; personne ne nie plus ce fait, ce n'est pas moi qui ferai exception. Mais on explique ces mouvements par le magnétisme, par la force nerveuse ou psychique qui émane des assistants et surtout du médium.

Cette explication me paraît naturelle et rationnelle. Il ne faut donc pas aller chercher une explication lointaine et compliquée, difficile, sinon impossible à vérifier, alors qu'on en a une prochaine et très simple.

R. — Sans doute; de deux théories il y a mille chances pour que la plus simple soit la meilleure, c'est-à-dire la plus vraie; mais encore faut-il qu'elle explique les faits. Or celle-ci ne rend compte ni du mouvement, ni, encore moins, du repos de la table.

D'abord, une force extériorisée par les assistants, agissant à distance de leur organisme et sans organes, la science moderne a toujours nié l'existence de pareilles forces. Veux-tu donc renier les découvertes faites par tant de savants, qui ne tendent qu'à démontrer la non-existence du fluide magnétique, de la lucidité des somnambules?...

L. — Les savants ont pu se tromper.

R. — Je ne le conteste pas, mais je dis que cette force *intérieure*, quel que

soit son nom, ne suffit pas pour expliquer les phénomènes en question.

Si cette force était naturelle, elle se trouverait dans tous les hommes en plus ou moins grande potentialité. On pourrait donc toujours obtenir des mouvements ; au besoin la quantité des éléments suppléerait à la qualité : ce qu'un médium bien doué peut faire seul, cinq, dix, vingt personnes moins aptes, mais réunies, le pourraient aussi. L'intensité des mouvements serait proportionnelle au nombre et aux aptitudes des expérimentateurs.

Or, cela n'a pas lieu : on n'obtient pas toujours des mouvements ; on n'obtient pas toujours ceux que l'on veut, mais souvent de contraires, quelquefois même rien, malgré le grand désir qu'on en a. Il faut donc qu'il y ait une cause *extérieure* aux assistants. Quelquefois la table devient lourde et comme scellée au sol ; d'autres fois elle est d'une légèreté extrême. Et ce, sous l'influence des mêmes personnes, opérant dans les mêmes conditions physiques et les mêmes dispositions morales.

J'ai vu souvent une table marcher seule, et répondre, sans contact, aux questions qui lui étaient posées. J'en ai vu entraîner le médium contre son gré. Comment tous ces phénomènes pourraient-ils provenir d'une même cause, l'extériorisation de la force psychique des assistants ?

L. — Cela me paraît difficile à concilier en effet ; mais nous ne connaissons pas toutes les forces qui peuvent résider dans l'organisme humain. Qui sait ?

R. — Nous les connaissons assez pour assurer que la force extériorisée doit être inférieure à l'organisme qui l'extériorise et qu'il n'y a nulle apparence scientifique que cette force meuve un piano ou une armoire plus facilement que ceux qui l'extériorisent.

XXIV

L. — Au surplus, je laisse aux savants le soin de défendre leur thèse et de résoudre ce problème. Je ne suis que leur porte-parole. Admettons donc, provisoirement, que ce sont les esprits qui meuvent les tables et les autres objets, et passons au côté intellectuel des phénomènes spirites. Ici, si l'on en croit la science, ce sont bien les assistants, et eux seuls, qui entrent en scène ; les esprits n'y sont pour rien.

Les médiums, instruments très sensibles et délicats, ne font, par la table ou par les autres procédés, que recevoir, réverbérer les pensées à eux transmises par les assistants. Ce sont les consultants eux-mêmes qui répondent ainsi à leurs propres questions. Ils font la demande et la réponse.

R. — En es-tu bien sûre, Léontia ?

L. — Cela me paraît évident. Les savants proclament que les réponses ne dépassent jamais la portée de l'intelligence des médiums ou des assistants. Les prétendus esprits ne nous apprennent rien. Après un demi-siècle d'étu-

des, c'est là la conclusion à laquelle est arrivé, par exemple, M. Flammarion. Et pourtant M. Flammarion est un observateur patient et avisé : il est bien préparé à ce genre d'études par sa profession d'astronome, et tous les médiums célèbres, dit-il, lui ont passé par les mains.

R. — On peut être bon observateur en astronomie et ne pas l'être en psychologie. On peut opérer avec de puissants médiums et ne rien voir de probant. On peut obtenir de ces médiums des phénomènes démonstratifs et ne pas les comprendre, faute de savoir les interpréter. Ne nous pressons donc pas de conclure. Soumettons les faits à l'épreuve de la raison, en commençant par les plus simples, comme ceux que j'ai rapportés, que j'ai obtenus avec de très obscurs médiums et que tout le monde peut obtenir aussi bien que moi.

Et d'abord, comment le médium pourrait-il réverbérer les pensées des assistants ? Mettons qu'on ne soit qu'en petit nombre, cinq ou dix. Chacun a des pensées différentes. Laquelle le médium percevrait-il ? Comment pourra-t-il la discerner parmi les autres et se soustraire à l'influence de ces dernières ?

L. — Je conviens que ce ne doit pas être facile et qu'il faudrait de bonnes preuves pour accepter cette hypothèse. Mais il n'en est pas moins vrai que les esprits ne disent que ce que nous avons dans l'esprit. Tu évoques un esprit ; tu penses à lui ; il donne ses identités ; tu les as dans ta mémoire. Rien donc ne prouve et ne peut prouver que l'esprit évoqué soit présent ; et il est plus naturel de croire que le médium lit dans ta pensée et rien de plus.

R. — La transmission de pensée n'est pas si commune ni si facile que tu le crois. D'ailleurs cet argument n'aurait de valeur que dans le cas où l'on évoque ; c'est même pour cela que je me suis abstenu autant que possible d'évoquer.

Ainsi, dans ma première expérience, A. Pl... pouvait aussi bien venir que tout autre esprit de ma connaissance : je ne pensais à aucun ; mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ?

L. — C'est un hasard. Le médium a lu un nom dans ton cerveau comme il aurait pu en lire un autre ; le reste allait tout seul.

R. — Le reste allait tout seul ; je le veux bien. Mais à ma seconde séance je pensais à lui, il n'est pas venu et c'est ma mère, à qui je ne pensais pas qui s'est présentée. La pensée doit pourtant avoir pour effet de mettre en relief les idées et images des objets ; le second médium aurait dû voir dans mon cerveau encore plus facilement que le premier.

L. — C'est encore un hasard qui t'a fait reconnaître ta mère, les médiums sont rusés. Celui-ci, ne sachant pas qui tu voulais évoquer, s'est dit : voilà un homme d'un certain âge ; sa mère doit être morte. Comme tous les nou-

veaux venus évoquent leurs propres parents, pas de doute, c'est sa mère qu'il demande.

R. — A ce compte, pourquoi pas aussi bien mon père et, du moment que je parlais au masculin, le médium n'avait qu'à suivre mon indication.

L. — Pourquoi pas ton père ? Parce que tout le monde a une mère mais on n'est jamais sûr que quelqu'un ait un père.

R. — Pas trop mal répondu. Allons plus loin. On n'entre pas seulement en rapport avec ses parents et ses amis, mais avec des inconnus et, renseignements pris, quand on peut les prendre, il se trouve que ces personnes à qui l'on n'avait jamais pensé, ne le connaissant pas, ont réellement existé. Le hasard a bon dos, mais lui-même a ses lois et les faits de ce genre arrivent bien plus souvent que ne le comporte le calcul des probabilités.

L. — Il y a tant de secrets dans la nature dont nous n'avons pas la moindre idée !

R. — Les secrets sont des secrets. On ne se sert pas de l'inconnu pour expliquer l'inconnu.

XXV

L. — Je ne suis pas au courant des théories scientifiques récentes sur l'inconscient, le subconscient, le subliminal, etc., pour résoudre les arguments mais je me réserve d'examiner ces théories. Je ne rends donc pas les armes ; je demande seulement un armistice. En attendant je veux encore soumettre une objection.

Je m'étonne que tu fasses si peu de cas des apports et des matérialisations. Sur ce point, je crois bien que tu es seul de ton avis. Tout le monde, savants et spirites, considèrent ces phénomènes comme les plus et même les seuls démonstratifs ; les savants surtout ne recherchent guère que ceux-là et, à parler franchement, je trouve aussi que ce sont les plus intéressants et que dans tout ce que tu m'as raconté, l'étoile de Gambetta, vue par tous les assistants, en plein jour, me paraît le seul qui puisse être pris en sérieuse considération.

R. — Les apports et les matérialisations prouvent qu'il y a des apports et des matérialisations, — quand il n'y a pas de fraudes, ce qui est facile dans l'obscurité ; — mais ils ne nous apprennent rien sur la cause de ces phénomènes, ils ne prouvent nullement l'intervention ou non des esprits, ce qui est le point capital.

Si ces phénomènes ne s'étaient pas présentés spontanément avant d'être provoqués, je n'y croirais peut-être pas, n'en ayant pas vu moi-même et ayant vu tant de gens mystifiés par ces « puissants médiums », les seuls qui méritent l'attention des savants. Si j'avais vu des apports et des maté-

rialisations, j'y croirais ; mais je ne croirais pas pour cela aux esprits car ces faits ne nous fournissent aucune preuve de leur intervention.

L. — Que faut-il donc, selon toi, pour que les matérialisations prouvent l'intervention des esprits ? Katie King se matérialise pendant des mois ; on la voit, on la touche, on lui parle, elle répond, et elle n'existe pas ?

R. — Il faut que ces matérialisations fournissent des preuves certaines de leur identité ; il faut, non seulement qu'elles ne ressemblent pas au médium ou à des assistants, mais qu'on les reconnaisse pour des âmes de morts : si ces matérialisations sont reconnues de quelque assistant, le fait est probant pour lui, mais non — scientifiquement — pour les autres ; si elles donnent des renseignements sur leur vie antérieure...

L. — C'est ce qu'ont fait, dit-on, Katie King et d'autres.

R. — Ne te presse pas tant de m'interrompre... et que ces renseignements soient reconnus exacts après enquête ; alors on doit admettre que l'esprit matérialisé est bien réellement celui qu'il dit être. Or, c'est ce qu'on n'a pas fait pour Katie.

L. — La plupart des phénomènes que tu m'as racontés ne sont pas plus probants que les matérialisations.

R. — Aussi ne donnais-je pas ceux-là comme probants, mais comme tendant par leur nombre et leur concours à nous conduire vers ceux qui le sont. On ne voit pas, en effet, à quelle autre cause raisonnable, aussi acceptable que l'âme des morts, on pourrait les attribuer. Seulement on n'a pas la preuve *positive* de l'intervention des esprits ; on peut contester cette intervention et attribuer ces phénomènes à d'autres causes plus ou moins hypothétiques.

Pour les faits de ce genre, l'hypothèse spirite est déjà la plus vraisemblable, bien plus rationnelle que la transmission de pensée, la suggestion, l'inconscient, etc., mais elle reste à l'état d'hypothèse ; elle n'est pas démontrée scientifiquement, c'est-à-dire confirmée par une expérience irréfutable.

L. — Donc tu t'avances trop en affirmant que la vraie cause de tous les phénomènes est l'esprit.

R. — Je m'avancerais trop s'il n'y avait pas d'autres faits qui prouvent péremptoirement l'intervention des esprits, mais il y en a et même un très grand nombre, et ceux-ci emportent avec eux ceux-là.

L. — Je n'en vois pas un seul dans tout ce que tu m'as raconté.

R. — C'est que tu n'as pas bien mesuré leur portée. L'enfant de la rue de la Néva, par exemple, dont il est parlé au chapitre XXI, dit ses noms, âge, adresse, etc. Si nous nous étions bornés là, ce fait ne prouverait rien ; mais on va aux renseignements et ses assertions se trouvent exactes. C'est là, à mon avis, une expérience cruciale. Personne ne pouvait savoir ces choses que cet enfant lui-même. Or, beaucoup de spirites ont obtenu des faits semblables.

L. — Il me paraît difficile, en effet, de trouver une explication plus naturelle.

R. — Des faits de ce genre sont faciles à reproduire ; ils sont à la portée de tout le monde et ne nécessitent pas tout l'appareil des matérialisations.

L. — Un autre fait, qui ne m'avait pas frappée d'abord, c'est quand un esprit dit des choses que l'on ne voudrait pas faire savoir, comme il est arrivé avec ta sœur (chap. XIV).

R. — Un autre fait très simple, qui se présente fréquemment et me paraît aussi une preuve irréfragable de l'intervention de l'esprit, c'est lorsqu'il nous contredit avec assurance et même obstination et que, allant aux preuves, il se trouve avoir raison. J'en ai vu beaucoup d'exemples et j'en ai cité un dans la *Quintessence du spiritisme* (1).

Quand tous les autres faits que j'ai vus et relatés pourraient s'expliquer par l'une des hypothèses que proposent les savants : extériorisation de la force psychique ou autre, dédoublement de la personnalité, transmission de pensée, subconscient, etc., — ce qui n'a pas lieu, nous l'avons vu, — les faits de ce dernier genre, où les esprits disent des choses qui ne sont pas connues des assistants ou qui sont même contraires à leurs pensées, ne peuvent pas être ramenés à ces hypothèses et suffiraient à prouver la réalité de l'intervention des esprits ou âmes des morts.

XXVI

L. — Tout cela me paraît de plus en plus vraisemblable et finit par m'ébranler, mais sans me convaincre. Je suis de la famille de saint Thomas ; je ne veux pas croire sans voir ; je ne me rendrai pas avant d'avoir expérimenté, car la possibilité de la survivance de l'âme est une conception trop éloignée du cadre de mes autres idées pour que je puisse l'accepter de confiance.

R. — Je ne te demande pas non plus de l'adopter sans un examen approfondi. Je te préviens même d'avance que l'expérience ne te convaincra pas facilement. Il n'est guère probable que ceux d'entre les savants, qui ont fait des expériences suivies, n'aient pas vu — malgré tous leurs efforts pour les éviter ou les écarter, — des faits tels que j'en ai vus et même de plus forts. Et pourtant ils ne croient pas aux esprits.

Pourquoi ? Est-ce parce qu'ils ont trouvé une meilleure explication des faits ? Non. C'est parce que la survivance de l'âme est en opposition diamétrale avec tout leur bagage scientifique et philosophique, avec tout l'endoctrinage qu'ils ont subi depuis leur enfance. On leur a dit et redit que l'âme est un produit du corps et n'a d'existence que par celui-ci ; que, par

(1) *La Quintessence du spiritisme*, p. 39 et suiv.

conséquent, elle suit le même destin, se désagrège comme lui après la mort. Après avoir appris cela, eux-mêmes l'ont enseigné, eux-mêmes ont passé leur vie à faire des expériences et à écrire des livres pour démontrer cette prétendue vérité, qui n'est qu'une hypothèse. Ils reconnaîtraient aujourd'hui leur erreur, qu'il ne leur serait pas facile de se dégager, de renier tout leur passé, tout leur enseignement.

Je veux cependant bien admettre qu'il y en aurait d'assez désintéressés et courageux pour brûler leur idole, s'ils la reconnaissaient pour fausse, mais il faudrait la reconnaître; car, il est très difficile de se dépouiller des croyances de toute sa vie (1).

Il faudra donc non seulement expérimenter, mais remiser la constitution intellectuelle.

L. — Ce n'est pas une petite affaire; mais je ne recule pas devant la besogne. La question est assez importante pour qu'on y consacre la meilleure partie de son temps. Je te demanderai seulement, après m'avoir indiqué les faits à étudier et la manière de les interpréter, de me renseigner sur les ouvrages philosophiques que je devrai lire pour réformer mes idées, pour reviser ma constitution psychique.

R. — On peut diviser ces ouvrages en deux classes : 1^o les critiques, qui réfutent le matérialisme et 2^o les dogmatiques, qui, après avoir renversé le vieil édifice, élèvent sur ses racines le nouveau : le spiritualisme rationnel et expérimental.

L. — Je ne serais pas fâchée d'avoir une liste des principaux ouvrages de ces deux genres à étudier.

R. — Si tu le désires je pourrai te dresser cette liste, mais n'oublies pas que, dans tous ces ouvrages, il y a à prendre et à laisser, c'est à toi de discerner le vrai du faux en les soumettant à l'épreuve du sentiment, de l'expérience et de la raison.

L. — N'aurais-tu pas écrit toi-même quelques ouvrages qui m'ouvriraient la voie et me serviraient de fil conducteur dans ce nouveau dédale ?

R. — Je n'ai guère publié jusqu'ici que des faits, des critiques et des ébauches de théorie. Tout cela est dispersé dans quelques livres et dans de nombreux articles de *Revue*s, que je pourrai te prêter si tu le désires.

(1) « Les Anges, dit Swedenborg, sont dans l'étonnement, quand ils apprennent qu'il y a des hommes qui attribuent tout à la nature et rien au Divin, et qui aussi croient que leur corps, dans lequel ont été réunies tant de choses admirables du ciel, a été composé par la nature, et même que le Rationnel de l'homme en provient aussi, tandis que cependant ils peuvent voir, pour peu qu'ils élèvent leur mental, que de telles choses procèdent du Divin et non de la nature, et que la nature a seulement été créée pour revêtir le spirituel et le présenter en correspondance dans le dernier ordre : mais les Anges comparent de tels hommes aux hiboux, qui voient dans les ténèbres et n'aperçoivent rien dans la lumière. » (*Du Ciel et de l'Enfer*, n^o 102.)

L. — Ne pourrais-tu aussi avoir publié un ouvrage d'ensemble et complet ?

R. — Je ne demanderais pas mieux ; mais on lit si peu ces sortes de livres, que c'est peine perdue de les écrire ; ce sont des frais inutiles que de les imprimer ; c'est même presque un crime, car, en présence du déboisement général et de ses lamentables conséquences, on devrait se faire un cas de conscience de gaspiller du papier, et ne rien publier sans être au moins moralement sûr d'être lu (1).

L. — Le moyen de s'en assurer ?... Ce serait de ne publier de livres que par souscriptions.

R. — L'idée n'est pas nouvelle, mais elle n'en est pas moins bonne. J'y songerai. En attendant, résumons les principaux enseignements qui ressortent de notre discussion.

XXVII

L. — Laisse-moi essayer de faire ce résumé, tu me reprendras si je me trompe, tu me compléteras si j'oublie quelque chose.

R. — Je me complèterai aussi moi-même au besoin.

L. 1. — Les phénomènes spirites les plus simples sont en général les plus probants ; en tout cas, ils suffisent pour démontrer la réalité de l'intervention des esprits et, par suite, la survivance de l'âme, avec ses conséquences philosophiques, morales et sociales.

2. — La preuve expérimentale de la survivance de l'âme et de la vie future est donc à la portée de tout le monde.

3. — Le spiritisme devient ainsi une religion scientifique et démocratique ; une religion sans miracles, sans mystères, sans dogmes, sans pontifes ; la seule religion qui réponde aux besoins et aux aspirations des peuples modernes, des hommes dignes de ce nom.

4. — L'intervention des esprits explique seule les phénomènes *physiques* du spiritisme. Ces phénomènes consistent en des mouvements et transports d'objets matériels par une force invisible, inconnue de la Science.

5. — Cette force n'est pas seulement physique, mais encore volontaire et intelligente. Elle sait ce qu'elle fait ; elle fait ce qu'elle veut ; elle obéit ou désobéit à sa fantaisie ; elle peut donner le repos quand on demande le mouvement aussi bien que le mouvement quand on voudrait le repos. Or, nous ne connaissons pas d'autres forces intelligentes et volontaires que l'âme humaine.

(1) Rien que pour les livres et les journaux, sans compter les papiers d'emballage, de pliage, de cartonnage, les catalogues, les prospectus, les papiers à lettres, etc., il se consomme dans le monde un poids total de 375 millions de tonnes de pâte extraite du bois par an. (V. LA REVUE, 15 novembre 1903, et le JOURNAL DES ÉCONOMISTES, 15 février 1906, p. 201.)

6. — La cause des phénomènes spirites ne peut donc être que l'âme humaine, incarnée ou désincarnée.

7. — Il est plus rationnel d'admettre que cette cause est l'âme désincarnée : l'âme incarnée ayant à animer son corps et les phénomènes de dédoublement étant très rares.

R. 8. — De ce fait que le dédoublement est possible et a lieu quelquefois, il suit que l'âme incarnée peut aussi être la cause des phénomènes spirites. A ce point de vue, ce peut être l'âme d'un présent ou d'un absent.

9. — L'action de l'âme d'une personne présente n'est pas probable. En effet, l'essence des actions intelligentes et volontaires est d'être consciente ; or, non seulement les assistants n'ont pas conscience de produire ces phénomènes ; mais tous les médiums attestent qu'ils ne sont que des instruments et que le véritable acteur est un esprit.

10. — Une personne absente, en état de sommeil ou de transe, peut se manifester ; on en a d'assez nombreux exemples ; mais alors les effets physiques obtenus sont faibles et vagues.

L. 11. — Si les phénomènes physiques prouvent déjà l'intervention des esprits, à plus forte raison la prouvent les phénomènes intelligents.

R. 12. — Aucune explication de ces phénomènes n'est aussi naturelle et rationnelle que celle des spirites.

13. — Le démon des catholiques n'est qu'une hypothèse. Même en l'admettant, ce que le démon pourrait faire, l'esprit (qui est de même nature de l'aveu des catholiques) le pourrait aussi et il serait plus naturel de le lui attribuer.

14. — Comme les démons, les élémentals, les coques, etc., des occultistes sont de pures hypothèses, tandis que l'âme humaine est une réalité.

L. 15. — Les hypothèses des savants ne soutiennent pas plus la critique que celles des catholiques et des occultistes.

16. — La transmission de pensée est réelle, mais elle est rare, difficile à réaliser.

R. 17. — Supposé qu'elle explique quelques faits, — ce qui est peu probable, — elle ne les explique certainement pas tous. Or, pour être scientifique, l'explication doit être une, convenir à tous les faits.

L. 18. — Si la transmission de pensée est réelle, le subliminal, l'inconscient, le subconscient, le polygonal, etc., ne sont que des hypothèses ou des mots détournés de leur véritable sens. Ce ne sont donc pas là des explications, mais des faux fuyants.

19. — La théorie spirite est donc la seule acceptable. Elle explique tout et suffit à tout.

R. 20. — Il y a en spiritisme beaucoup de points encore obscurs. Cela se comprend : nous avons affaire à une science tombée dans l'oubli, qui ne

vient que de naître et qui a contre elle toutes les puissances, ou tous les puissants : Église, Science, État ; prêtres, savants, politiciens.

21. — Il y a aussi en spiritisme beaucoup de phénomènes qui sont ou paraissent puérils, insignifiants, ridicules ; mais ce n'est pas une raison pour tout nier.

22. — Dans les mines d'or et d'argent, il n'y a pas seulement, ni principalement, du pur métal précieux, mais mille fois plus de terre et de scories de toutes sortes. Le métal n'en existe pas moins et, bien loin de le nier chacun fait ses efforts pour l'extraire et le purifier.

23. — Ceux qui, sous prétexte que tout n'est pas parfait en spiritisme, soutiennent qu'il n'y a rien de vrai, ressemblent à des chercheurs d'or qui dédaigneraient tous les placers où le métal ne se présenterait pas à l'état de pureté parfaite.

ROUXEL.

LA VOIX DE DIEU

Tu le cherches trop loin l'Être d'entre les êtres,
Au lieu de le poursuivre en l'espace étoilé,
Regarde au fond de toi ; bien mieux que par les prêtres
Son verbe tout-puissant te sera révélé.
Là, dans la profondeur de ton moi solitaire,
Il viendra te parler comme un père à son fils,
Et sa voix te dira dans l'ombre et le mystère
Ce que murmure au saint tout bas le crucifix.
Pour venger l'opprimé sa voix criera : justice !
En face de l'infirme elle dira : progrès !
A ses accents devant la mort libératrice
Le souffle de l'espoir séchera tes regrets.

Myrmidon enchaîné dans le monde sensible,
De la Cause tu n'aperçois que les effets,
Et le divin Titan, aux nains inaccessible,
Se dérobe toujours à tes sens imparfaits.
Tu ne le verras point sur les mers ou les cimes ;
Mais descends dans ton âme, abîme intérieur ;
Là dans ta conscience, en ses clartés intimes,
Tu trouveras Dieu même et tu seras meilleur.

Paris, juillet 1908.

JULIEN LARROCHE.

Lettre de Vittel

Je sais fort bien que mes lecteurs ne s'apercevraient point de l'absence d'un article du modeste autant qu'inutile rédacteur en chef de la Revue et c'est parce que j'éprouve un certain dépit de cette indifférence trop certaine que je veux leur écrire afin de leur donner de mes nouvelles.

C'est de Vittel, dans les Vosges, où je suis venu consolider ma santé fort peu chancelante, que je leur adresse quelques mots afin de leur prouver que je ne les oublie pas.

Pourquoi l'usage a-t-il prescrit d'écrire Vittel avec deux t ? Je me le demande ; car, si l'histoire, qui ment rarement mais brode souvent en ses écrits, affirme que le général Vitellius, faisant pour Rome la conquête des pays baignés par la Meuse et abrités par les Vosges, établit, non loin des sources, un camp qui fut longtemps appelé camp de Vitellius et donna son nom à Vitelli, bourgade qui y fut construite ensuite, il y a quinze cents ans, je cherche pourquoi ce nom, d'origine si antique, Vitelli, a pris deux t ? et s'appelle aujourd'hui Vittel ?

Quoi qu'il en soit, avec ses deux t, sa belle plaine, ses verdoyantes collines et ses sources miraculeuses ; avec son casino, ses hôtels où les baigneurs trouvent le luxe et le confort les plus « modern-style » ; avec son parc ombré, son théâtre et son délicieux orchestre, Vittel est réellement un séjour enchanteur quand le soleil le dore et que le ciel est pur.

Les guérisons y sont moins promptes qu'à Lourdes où la Vierge étend sa prédilection sur la sainte piscine, mais elles y sont plus nombreuses, et surtout plus durables et, pour ne citer qu'une cure miraculeuse à laquelle je crois, je citerai celle d'un jeune avocat qui, devenu complètement impotent par des douleurs rhumatismales, peut aujourd'hui brûler des cierges à qui lui plaira de les offrir. A son arrivée à Vittel, il dut être porté sur une civière à la grande source ; après quinze jours il s'y rendait avec deux béquilles, dix jours plus tard en s'appuyant sur deux cannes. Enfin, à la fin de sa seconde saison, il allait allégrement à la source la canne à la main, et, samedi dernier, veille de son départ, ce défenseur de la veuve et de l'orphelin fit, vous n'allez pas le croire, une valse au bal du casino. Aussi, les prospectus de l'établissement ont-ils, à bon droit, celui de publier partout : *Ah ! Ah ! la goutte ! pincée ! enfoncée !! noyée !!!* Je ne toucherai rien de l'administration pour ces lignes de réclame car elles n'expriment ici que les cris de reconnaissance de mes compagnons... de souffrance, si vous le permettez.

Une surprise m'attendait à Vittel : sous la galerie où se croisent cinq cents

buveurs et baigneurs, matin et soir, et où j'avais le droit de me croire bien inconnu, bien ignoré, deux dames m'abordèrent, il y a quelques jours, en me nommant, puis me dirent qu'elles sont des lectrices de la *Revue*, par conséquent des spirites convaincues et ajoutèrent qu'il y a ici un grand nombre de frères et sœurs en croyance, à commencer par le curé (mais ne le répétez pas), et j'avoue que je le répète parce que je n'y crois pas.

Si le curé de cette paroisse vosgienne était spirite, il n'aurait pas rompu avec moi quelques lances plus ou moins littéraires dans la *Revue*, arène autour de laquelle la galerie a pu juger les coups.

Autre chose. — Dans ma chambre, j'avais laissé sur ma table un ou deux numéros de la *Revue* et quelques brochures spirites. Un après-midi que j'écrivais des lettres, une main discrète frappa à ma porte : — « Entrez. » C'était la femme de chambre. « Excusez-moi, me dit-elle embarrassée, j'ai vu ce matin les livres que voilà et je viens vous avouer que je suis spirite et qu'au village nous avons un groupe où nous pratiquons la table deux fois par semaine et, si vous me le permettez, je vous apporterai le cahier sur lequel mon frère écrit les communications que nous recevons d'un groupe de bons esprits qui nous dictent des choses que nous ne connaissons pas et ne comprenons pas toujours. Nous avons fait de la propagande et, à Contrexéville, à Châteauneuf, à Martigny, le nombre des spirites grandit. Et tous ces gens-là sont des ouvriers, des travailleurs sobres et économes ne faisant jamais la « noce ».

Je demandai à M^{me} M... de m'apporter le cahier en question et je dois vous avouer que j'ai été stupéfié en lisant les choses dictées à ces paysans vittellois. J'en copie quelques passages pris à des pages différentes et au hasard :

1. — Comme l'a dit Jésus : « Aimez-vous les uns les autres ; faites-vous mutuellement la charité ; allez voir les malades au premier appel, le jour comme la nuit ; n'oubliez pas ces paroles du prophète. »

2. — Non, mes amis, je ne suis pas dans la table, mais près de vous et, entendant tous vos propos, je frappe les coups que vous percevez et qui, déjà, ne vous surprennent plus....

Bientôt, vous entendrez puis vous verrez. Des dons, qui vont se multipliant, seront la récompense des efforts que vous ferez pour pratiquer la vertu.

3. — On m'a accusé d'avoir tué mes enfants dans mon cachot afin de boire leur sang ; démentez cette erreur accréditée par le temps. Ni un Capulet, ni un Montaigu ne fut capable de cela. — Signé : Ugolin.

J'en resterai là des citations prises dans le cahier des notes spirites. Dites-moi un peu dans quelle subconscience ces gens ignorants, sachant juste lire et écrire, ont pu retrouver l'histoire d'Ugolin ? A moins que l'un des

assistants n'eût vécu à l'époque troublée où deux familles virent éclore entre elles tour à tour la haine, le crime et l'amour le plus pur...

Enfin, une page dernière, écrite d'une orthographe bizarre, contenait des principes de morale et d'économie rurale qui sortaient du cerveau d'un ancien châtelain ayant vécu à une époque éloignée, choses absolument remarquables.

J'ai promis d'aller, un de ces soirs, assister à l'une de ces discrètes séances et je m'en réjouis.

J'ai constaté à Vittel, parmi les buveurs, une mentalité nouvelle. Tout le monde sent que je représente ici la philosophie nouvelle. Beaucoup m'interrogent et je réponds simplement aux questions qu'on me pose. Personne ne rit de l'exposition de nos nobles convictions et de la réincarnation que je démontre par le raisonnement en affirmant de nombreux faits que l'on admet volontiers exprimés par mes lèvres.

Mais tout le monde ne pense pas de même et le curé de Vittel, qui se promenait hier et pérorait au milieu de cinq abbés, tous victimes plus ou moins goutteuses de la bonne chère, ne se contenta point de mon salut qu'il aurait pu me rendre simplement en me laissant passer. — « Bonjour, monsieur le spirite, me dit-il assez haut. C'est comme cela que vous vous permettez de publier mes lettres dans votre *Revue*? » — « Oui, monsieur l'abbé, mes lecteurs apprécient le beau style. » — « Hé bien, les spirites ont-ils découvert de nouveaux trucs? » — « Oui, mon cher curé, et les derniers sont si merveilleux qu'il sont attiré chez nous plusieurs prêtres qui ont été convaincus des miracles que nous obtenons et qui sont renouvelés de la Bible. » — « Vous voulez dire que ce que vous présentez à vos spectateurs n'est que la parodie et la singerie de la Sainte Église, répliqua l'abbé un peu rouge et qui crut que la présence de ses confrères allait m'intimider. » — « Quelle erreur est la vôtre, lui dis-je très haut. Sachez bien que la comédie c'est à l'Église qu'elle se joue et vous en êtes les acteurs. »

Mon curé n'osa pas se fâcher et, baissant la voix: « En somme, dites-nous ce que vous attendez de votre spiritisme ? »

— « Une chose bien simple, messieurs les abbés, qu'il renverse vos cathédrales, et non seulement votre Église, mais le Temple, la Synagogue et la Mosquée ; les Pagodes indoues, qui existaient déjà depuis des milliers d'années lorsque vous avez édifié votre première chapelle sur les ruines des temples païens, sont les dernières qui demeureront debout, parce que les Indiens sont spirites. »

— « Alors où prierez-vous Dieu? » — « Partout, messieurs: sur la montagne, sous le ciel bleu, devant le tableau de la grandiose nature et l'homme n'aura plus besoin d'églises. »

— « Et vos prêtres quels seront-ils ? vos médiums sans doute ? »

— « Non, le spiritisme nous en aura débarrassés. »
— « C'est l'heure de ma messe, me dit le curé de Vittel... excusez-moi. »
— « J'ai mon second verre d'eau à prendre, dit un gros abbé poussif. »
— « Moi, je vais écrire, dit un autre vieil entêté qui simulait le rire. » Ce furent là les arguments de ces théologiens; je les quittais en les saluant bien bas.

Ce matin je les ai tous revus et ils ont détourné la tête en m'apercevant, convaincus qu'ils voyaient en moi un envoyé de Satan.

Nous avons d'autres sujets de distraction à Vittel, et je puis remercier Apollon qui m'a permis de rencontrer M^{me} Clotilde Kleeber, réputée la plus forte pianiste actuelle. Elle a porté ses mains de fée dans tous les coins de l'Europe, a joué devant toutes les têtes surmontées de couronnes royales ou impériales, et devant tous les fronts couronnés par le génie.

Elle a bien voulu se faire entendre au salon du Grand Hôtel du Parc, devant quelques amis ou privilégiés, et j'ai eu le bonheur d'entendre cette artiste hors ligne.

Ses doigts délicats ont évoqué pour nous les âmes de Schumann, de Chopin et de Bach... et, lorsqu'elle eut achevé, au milieu d'un silence admiratif, auquel succéda une explosion de bravos frénétiques, je lui baisai les mains et lui dis : « Ce soir, madame, j'ai rêvé que j'étais un roi. Merci. » Un si grand talent offert avec cette simplicité c'est en savoir doubler le prix. M^{me} Kleeber est l'épouse de M. Charles Samuel, un sculpteur belge renommé ; c'est l'union des arts.

Une personne, fort aimable, M^{me} d'Albert, une amie de M^{me} Kleeber, prit le piano après elle très simplement et nous prouva ainsi qu'elle connaît son propre talent, que nous avons tous admiré.

Je signale cette dame comme une sœur en croyance qui m'a franchement avoué qu'elle a trouvé, dans notre philosophie, une consolation aux deux plus grandes douleurs de sa vie.

Elle m'a fait la promesse de venir s'inscrire au cercle Allan-Kardec où elle sera bien accueillie, de même que plusieurs buveurs d'eau de Vittel et des dames qui s'appliquent à démentir un dicton mis en circulation par quelque disciple de Bacchus : « Les méchants sont buveurs d'eau. »

Là-dessus, je m'en vais de ce pas à la source
De cette eau précieuse un grand verre absorber...
Mon Esculape ainsi me fournit la ressource
De vous saluer tous... et de me dérober.

LÉOPOLD DAUVIL.

De l'Éducation esthétique

La *Revue du Spiritualisme Moderne*, toujours si bien rédigée, nous permettra de cueillir dans ses plates-bandes un article plein de sagesse et de poésie signé Monier.

Emprunter de si belles pensées pour les répandre, c'est les faire valoir et mon ami Beaudelot ne m'en voudra pas de lui faire un emprunt... Je voudrais pouvoir lui dire : A charge de revanche.

L. D.

LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE ET TOUT SPÉCIALEMENT LES SPIRITUALISTES ONT LE DEVOIR DE S'OCCUPER INTENSIVEMENT DE L'ÉDUCATION DES ENFANTS

« *Le Beau est dans le Vrai et le Bien.* »

Physiquement parlant, il n'y a ni laideur, ni beauté. Les qualifications beau et laid sont moins inhérentes aux formes, aux couleurs, aux constitutions corporelles, qu'adéquates à la sensibilité de l'être.

L'esthétique est tout entière dans le sentiment qui la génère et dans l'âme qui se l'assimile. Elle est donc relative surtout à la valeur morale et au degré intellectuel de l'individu.

Dans l'attraction spirituelle, dans la fusion des cœurs et l'enlacement des âmes : le rustre ne verra que lubricité ; tandis que dans l'accouplement bestial, dans le rapprochement fatal et instinctif des sexes, l'homme raffiné contempera la grandeur d'une loi, la régularité d'une force, l'harmonie d'une génération perpétuelle.

L'œuvre naturelle est, dans son ensemble comme dans ses détails, d'une beauté toujours admirable, toujours surprenante, capable de satisfaire infiniment à l'admiration et même à l'adoration des hommes, lesquels cependant se montrent de plus en plus exigeants dans leurs recherches infinies.

Il n'y a d'autres laideurs dans la Nature que celles qu'enfantent nos pauvres et chétives conceptions. Les créations humaines, sous les parures les plus éblouissantes, dans les artifices les plus enluminés, consacrent trop souvent la hideur impudente, en désharmonie continuelle avec la captivante simplicité de l'Amour lumière et charité.

Si l'organisme humain est superbe, le primitif instinct qui en a la direction tient du prodige. Tant qu'il ne s'éloigne pas de sa mère Nature, il est sensible aux saines affinités, aux prémonitions qui le guident, aux impulsions qui le fortifient et l'élèvent. Mais s'il lui arrive de vouloir s'affranchir de toute tutelle avant d'avoir saisi la splendide création de la Toute-Puissance,

son œuvre n'est plus qu'un exécrable pastiche, où l'enjolivure exagérée fait mieux ressortir l'horreur des hideurs en tumulte.

Dans ce beau corps que la Nature lui octroie, l'homme traduit l'instinct en passions ; les passions visent aux jouissances ; celles-ci réclament l'avidité qui entraîne l'assouvissement, la réplétion : d'où la déformation organique et la laideur spirituelle.

La laideur suprême : c'est l'orgueil, et l'orgueil veut être beau, il veut éblouir ; il asservit l'art, il emprunte au luxe et réussit plus ou moins à cacher, sous un extérieur fascinant, ce que Dieu avait fait beau et ce que l'homme a rendu laid.

Rien de plus funeste, de plus pervers, que la beauté qui fascine l'œil, sans attendre l'âme : Cette beauté n'appartient qu'à l'art humain, elle est absente de l'œuvre divine.

Beauté factice, artificielle et artificieuse : Tu es à l'homme ce que la flamme est au papillon ; tu attires pour consumer ; tu caresses la vue, tu flattes l'imagination : deux courtisanes qui t'aident à opprimer le cœur.

L'enfance et l'adolescence ne sont que trop portées, hélas ! à s'extasier devant l'apparat des choses et des hommes ; c'est ainsi, qu'à son entrée dans la vie publique, les premières impressions du candidat faussent son jugement et établissent son intellect sur un fondement de préjugés.

Les habits multicolores, les manches galonnées, les épaulettes chatoyantes, les sabres étincelants, défilant sous des arcs de triomphe, au son d'une musique exaltée et du canon arrogant, ont créé des milliers de patriotes fanatiques enthousiastes jusque sur le cadavre d'un ennemi.

La solidité du biceps dans un pugilat ; la flexibilité d'un fleuret, saignant un cœur pour nourrir un orgueil ; le commandement superbe d'un officier ; l'obéissance aveugle du soldat ; la masse imposante d'un régiment, ses évolutions stratégiques, où des milliers de pieds détruisent des millions de plantes belles comme le Créateur et autant d'insectes doux et innocents : Voilà ce qui a toujours captivé et ce qui séduit encore la jeunesse.

Le sang d'un ennemi reflète le courage du meurtrier ; le râle du vaincu ratifie la gloire du vainqueur ; le cadavre ! holocauste sacré, preuve d'amour exclusif, de soumission aveugle que l'on dépose aux pieds du Potentat ou d'une Dulcinée !

Voilà le sublime de la vie, voilà la sentimentalité humaine, et l'art, avec une habileté qui prouve de grands progrès intellectuels, en reproduit partout l'image, avec tout l'attrait fascinateur, avec toute la suggestion plastique, capable de diriger exclusivement les jeunes imaginations.

Au théâtre, au salon, chez l'artisan, dans la ferme, aux murs de l'auberge, depuis la plus riche peinture jusqu'à la caricature, partout vous trouvez l'image de la gloire ayant pour piédestal la mort ou le martyr, de la

force couronnée, du résultat pompeux effaçant ou justifiant les moyens. Les livres d'histoire n'étaient que le faste de la Cour et l'héroïsme des généraux ; les illustrations des cahiers brillent d'un entrecroisement de couronnes, lances et oriflammes, encadrant les figures cyniques ou inconscientes de l'assassinat politique.

Toute bibliothèque est, en majeure partie, composée d'aventures meurtrières, illustrées de convoitises, de haines et de vengeances. Certains ouvrages moraux peignent un idéal si étroit, si obscur, qu'ils encouragent en quelque sorte la négation de toute beauté sentimentale : Que l'on vous représente la mauvaise conduite s'expiant éternellement dans les flammes, ou l'utilité d'une sagesse, qui procure en ce monde abondance de bien et tranquillité d'esprit : C'est toujours le tableau plus ou moins attrayant de l'égoïsme, propre à l'étude du prestige au détriment de la réalité.

Quoi de plus pernicieux que l'exagération décorative des villes qui met l'apparence en désaccord avec le fond, qui arme la séduction, poétise la prostitution, travestit l'ingénuité et la candeur.

L'intellection humaine élargit son domaine : elle a émergé du ventre sans l'abandonner, pour s'étendre sur le vêtement. Ce progrès est si visible qu'on le nomme civilisation. Grâce à l'absorption d'apéritifs et à l'inhalation du tabac, les digestions sont moins laborieuses, les yeux, moins appesantis entre les repas, s'agitent et réclament sans cesse de nouvelles satisfactions. Ils sont devenus d'abord exigeants, puis tyranniques. En bien des circonstances, ils imposent un sacrifice à l'odorat, au goût, à l'estomac pour concourir à un triomphe éphémère.

Jadis, le sentiment était dans et pour le corps : on était brute ; aujourd'hui il resplendit sur l'enveloppe : on devient homme ; versez-le dans l'âme : vous devenez ange.

L'homme a honte de sa nature, il la retouche. La couleur des mains est incorrecte : des gants sont remplis de mérite ; le buste n'a pas de grâce : il faut le pincer. Dieu n'était qu'un paysan à la création du monde.

Tous les matins, on consulte longtemps son miroir et jamais sa conscience. Avant de pénétrer dans la rue, on demande au voisin : « Comment me trouvez-vous ? » Le moi : c'est l'habit que celui-ci observe avant d'esquisser une flatterie de bon ton.

Deux amis se rencontrent : inspection d'usage de la tête aux pieds, puis de la tournure d'un jupon, de l'élégance d'une bottine, de la couleur d'une cravate, naît plus ou moins de confiance, plus ou moins de respect et d'estime.

En promenade, au bal, au théâtre, il n'y a plus d'âmes, mais les esprits du brillant, de l'étincelant, de l'éblouissant. Ce sont des parures et non des personnes qui se frôlent, qui se saluent, qui se jugent, qui se blâment. La

conversation est aux formes, aux couleurs, aux gestes. Le succès est dans la quantité d'adulations, la satisfaction s'enfle de l'attraction des regards.

Voilà la beauté courue, celle qui développe les sensations, en atrophiaient le sentiment ; celle qui illusionne le campagnard et l'artisan, les ravit à la réalité, pour les plonger dans l'ivresse de la fiction.

O ! vous, jeunes candidats à l'humanité : pâtres, bouviers, mousses, apprentis, écoliers. Si vous pouviez surprendre les secrets que renferment les palais superbes des opulentes cités, vous loueriez Dieu de votre situation et vous tourneriez vos regards d'admiration vers le vrai, rayonnant partout dans la simplicité qui vous entoure.

Le vrai en mouvement produit le bien ; leur harmonie, leur expression commune forment le beau. La beauté est le résultat d'une cause intérieure ; elle ne décore pas, elle jaillit ; elle n'influe pas sur l'être, elle en rayonne ; elle est subjective et non objective ; elle n'est point une parure, mais la radiation d'un foyer. Ce n'est que par abstraction spéculative qu'on peut la séparer de son unité trinitaire. Positivement, la beauté seule n'est autre chose qu'un ruban sur un ulcère.

Le vrai, le bien et le beau sont trois états différents d'un tout qui, en se séparant, annihilent leur force, tout en conservant leur empreinte : Leur union forme l'unité de perfection.

La première condition de beauté chez l'homme c'est la sincérité ; et qu'est-ce que la sincérité ? sinon l'harmonie de l'extérieur objectif et du fond subjectif dans l'individu.

C'est la transgression de la loi d'harmonie, rendant le vrai, le bien, le beau inséparables, qui imprime le ridicule sur le paysan ganté, sur le discoureur ignorant et le mépris sur l'hypocrite, l'obséquieux et le fat.

A cette sincérité déjà si belle, si poétique, que nous admirons surtout chez l'animal, ajoutons l'amour progressif et nous avons l'homme sociable de plus en plus agréable, admirable, radiant, à mesure que cet amour grandit et s'épanche en douceur et charité : Mais alors l'homme a marché sur la bête pour atteindre Dieu, par la force ascensionnelle de la Bonté.

Les choses ne sont belles que par le sentiment qu'elles nous inspirent ; mais l'appréciation de leur beauté exige une harmonie, liant le sentiment percepteur à la puissance créatrice de ces choses. C'est l'absence de cette harmonie qui rend le sauvage et le rustre presque indifférents à une symphonie, à une peinture, etc. Donc, la splendeur des choses est relative à l'esthétique du moi, et comme je l'ai dit précédemment, il n'y a d'autres laideurs que le cahos voulu par l'homme.

La beauté a ses degrés marqués par le progrès de l'observateur ; mais étant inhérente à l'univers infini comme formes, puissance et manifestations,

elle pourra fournir éternellement de nouvelles et plus parfaites projections à l'élévation perpétuelle du contemplateur.

La beauté des choses existe partout où la sensation visuelle est corrélative au sentiment de l'âme. L'homme profond et bon la trouve dans l'humble chaumière, dans l'étable et principalement dans la nature sauvage. On ne la collectionne pas, on ne l'étale pas sur des murs ; elle n'est pas enluminure, elle est idée ; elle ne plaît pas aux yeux, puis à l'âme : elle plaît à l'âme, puis aux yeux. Vous voulez l'enfant dans l'esthétique ? Non ! mettez l'esthétique dans l'enfant et la modeste école de village aux murs gris, entourée d'un jardinet, égayée par les passereaux, lui sera agréable ; il ne songera nullement aux palais scolaires, où la toilette des murs fait trop penser à celle de l'habit, où l'idée ornement occupe la place du sentiment.

Pas d'enjolivures muettes, pas de couleurs fascinantes, pas d'images séductrices étalant la pompe, les prouesses ou l'héroïsme romanesque, elles faussent l'imagination, déforment l'intelligence et déplacent les aspirations de l'élève.

N'apprenez pas à l'enfant à mépriser sa chaumière, à fuir la simplicité, à haïr la modestie, à rougir de la coiffe de sa mère et des mains calleuses de son père. Qu'il ne puisse penser, sur le témoignage de ses yeux, qu'un grand général vaut mieux qu'un bon laboureur ; qu'un roi est meilleur qu'un père de famille.

L'élan pédagogique consiste aujourd'hui à arranger les choses pour qu'elles plaisent à l'enfant, à les disposer autour de lui pour qu'il se les assimile comme par endosmose. On veut parler aux yeux, illustrer le cerveau, élargir la mémoire, activer l'imagination. On se meut dans le domaine des sensations ; on ne connaît que la personnalité physique, impressionnée par des corps et réagissant sur des corps : erreur funeste qui diminue l'homme, qui place la cause dans les moyens, l'impulsion dans le mouvement. Tout comme nous confondons quelquefois chaleur, lumière avec flamme.

L'esthétique ne se développe pas par l'éducation des sens, mais par celle du sentiment. Les sens ne saisissent pas avec l'âme ; c'est l'âme qui saisit avec les sens et *quelquefois sans eux*. Les sensations ne forment pas le sentiment pour le soumettre ; elles lui sont soumises pour le former. De même, on ne doit pas arranger les choses pour plaire à l'enfant, mais on doit former l'enfant pour qu'il se plaise avec et dans les choses. Il n'ira pas à la recherche des sensations, il les fera naître. Les suggestions extérieures ne doivent l'influencer, mais le servir.

L'éducation esthétique consiste donc à mettre en relation l'esprit des choses avec l'esprit de l'enfant. Les projections et les sens ne sont toujours que des moyens naturellement appropriés à la quantité impulsive. Les sens sont

les outils d'un ouvrier que je nomme sentiment ; fortifions l'ouvrier qui polira lui-même les outils.

Dans la nature, qui n'est qu'une grande harmonie se traduisant en solidarité, vous ne trouverez rien dans ses parties intégrantes qui soit absolu, impérieux, exclusif. Si le sentiment personnel projette au dehors un rayonnement d'esthétique, la beauté extérieure du non-moi influe sur l'âme et la dilate. Pourquoi ? Parce que le beau est lui-même un sentiment harmonique s'exprimant par le langage des formes, des sons et des couleurs.

L'image est donc un langage ; elle est l'expression de l'idée par la forme qui se communique au mental par la vue.

La forme et la vue sont deux véhicules en affinité physique qui rapprochent deux forces occultes : idée esthétique et conception animique. Projections et sensations sont deux médiums, deux modes physiques de télépathie qui relient les principes de vie, les spiritualités intégrantes de l'intégralité spirituelle.

Le monde physique n'est qu'un moyen plutôt qu'un état ou qu'une substance ; il traduit des forces, des connaissances, mais ne les renferme pas ; c'est ce qui justifie les désagréments et les modifications qui sont inhérentes et qui sont des besoins de l'idée intangible, ascendante et éternelle.

L'image est au peintre ce que le discours est à l'orateur ; elle reflète le sentiment de l'un comme le discours reproduit l'idée de l'autre. Il y a des images correctes, mais creuses, comme il y a des discours sonores, mais futiles, ce qui prouve que le véhicule physique est indépendant de la substance spirituelle, que l'un ne mesure pas l'autre, que celle-ci peut exister sans celui-là.

Ici, nous trouvons la raison de la beauté pernicieuse, inhérente à l'art humain. Par exemple, le peintre qui n'a d'autre idéal que les passions sensuelles, en fera des images séduisantes qui, par la loi d'affinité, réveilleront, exalteront même des passions similaires dans des consciences correspondantes.

L'image de la Nature brute est de toutes la plus morale, la plus impressionnante ; le sentiment divin y rayonne dans toute sa pureté n'ayant pas été défloré par des retouches humaines.

Heureux celui qui passe son existence au milieu de cette Nature ! Admirez ce montagnard : berger modèle qui, après ses parents, aime encore son troupeau plus que lui-même ; il protège la brebis, drolote l'agneau, affriande la chèvre. Au cri du fauve, grands et petits accourent et l'entourent l'oreille tendue, le regard anxieux. Conscient et fier de son rôle de Patriarche, il a le geste du vainqueur qui inspire la confiance et la voix limpide qui rétablit le calme. Il est roi ; mais il est aussi un ange !

Lorsque le pâtre repose sous le chêne protecteur, dont le feuillage tamise

l'ardent soleil de Messidor, vous pourriez, avec les yeux de l'âme, voir son esprit, tantôt folâtrer avec les sylphes lutins, tantôt se bercer, avec les poétiques dryades, dans la suave expression d'une merveilleuse symphonie.

Réunissez le meuglement du taureau, la corne du berger, le rugissement du fauve, le bêlement des brebis, la plainte de la brise, le bourdonnement des abeilles, le babil des oiseaux, le murmure du ruisseau, le langage des plantes, les soupirs des amours ; traduisez toutes ces vibrations par le tympan de l'âme, et vous entendrez l'hymne divin, incomparable harmonie mélodieuse qui procure l'extase et dévoile un coin minuscule du grand panorama universel.

Modeste pâtre : tu es ravissant au milieu du sublime !

Présentez l'image de la Nature brute à l'enfant, surtout à celui des villes qui croît entouré de lambris d'architecture :

Un rocher, le thym qui s'y sustente, puis l'isard qui le broute.

Un précipice, l'arbre qui le surplombe, le nid sous la feuillée bercé par le zéphir, l'oiseau perché sur la branche, le tout se mirant dans le torrent, qui gronde au fond comme une trompe d'alarme, signalant un danger.

Une fermière conduisant un bébé d'une main, et de l'autre distribuant généreusement la provende aux volailles familières.

La veillée autour de l'âtre, les caresses du bambin, la sollicitude maternelle, la gravité du père, la bienveillance du vieillard qui rencontre des sourires de vénération.

Faites lire à l'enfant ce style agréable et naturel qui exprime les relations fraternelles des êtres de tout ordre qui établit nettement l'esprit de solidarité, lequel, dans l'homme, se poétise en amour.

Ah ! vous voulez orner les classes ? vous voulez développer l'éducation esthétique ? Parfait ! Eh bien ! faites en sorte que tout ce qui entoure l'enfant rayonne et parle amour ; que les images représentent le fusionnement de tous les êtres dans la sympathie ; qu'elles donnent à la puissance, au commandement, la physionomie de la paternité ; à la faiblesse, à la soumission, l'aspect de la reconnaissance et de l'espoir.

Faites vibrer le cœur de l'adolescent et quand son œil laissera perler une larme d'émotion, croyez que cet organe aura prêté son plus puissant concours au progrès de l'esthétique.

MONIER.

LA MORT N'EXISTE PAS

CHAPITRE XXIII

TIREUSES DE CARTES.

Au risque de faire rire de moi, je ne puis m'empêcher, dans le cours du récit de mes expériences spiritualistes, de dire quelques mots de ce qu'on appelle « tirer les cartes ». « Vous représentez-vous, crois-je entendre dire « à quelque chère créature, avec le bout du nez incliné comme une fleur : « Comment cette femme délicate peut croire aux cartes ! Napoléon y croyait « bien, lui, et par elles, réglait le sort des nations ; et les seules fois qu'il « négligea de les consulter furent suivies de la retraite de Moscou et de la « défaite de Waterloo (1). » Je ne crus aux cartes que lorsque je fus bien obligée d'y ajouter foi.

J'ai toujours pensé qu'il était cruel d'envoyer en prison ou de condamner aux travaux forcés une vieille femme parce qu'elle avait tiré les cartes à quelques servantes. Qui peut dire ou non si c'est gagner de l'argent par frime, et si cela est, pourquoi ne pas infliger la même pénalité à tout marchand trompeur qui vend des objets de mauvaise qualité ou ne donne pas le poids ? On dira des femmes qu'elles cherchent leur intérêt dans le premier cas, pourquoi pas dans l'autre ? Toute la différence réside dans celui qui fait les cartes. Peu de personnes y lisent avec fruit, et ma conviction est qu'elles doivent être faites par des esprits médianimiques qui, d'une manière mystérieuse, influencent probablement la disposition du paquet. J'ai vu des cartes mêlées et coupées vingt fois dans l'espoir de se débarrasser de quelque nombre fatidique contraire à la bonne fortune du questionneur, et, malgré cela, chaque fois la même carte reparaisait dans la juxtaposition contraire au désir. Toutefois, j'arrive au récit de mes propres expériences. Quand je vivais à Bruxelles, des années avant de connaître le spiritisme moderne, je fis la connaissance d'une dame irlandaise, M^{me} Thorpe, une veuve qui était engagée, comme dame de compagnie, près de jeunes dames belges, de haute naissance, qui avaient perdu leur mère. Nous demeurions à proximité l'une de l'autre et souvent elle venait babiller avec moi. Quelque temps après, j'entendis dire, par d'autres amis, que M^{me} Thorpe était une fameuse main pour tirer les cartes, et un jour que nous étions seules je lui demandai de me dire ma bonne aventure. Je n'y croyais pas du tout, mais

(1) Nous traduisons respectueusement sans discuter.

Je voulais m'amuser. M^{me} Thorpe me pria tout d'abord de l'excuser ; elle me dit que ses prédictions s'étaient prouvées si exactement qu'elle avait peur de regarder encore dans l'avenir. Elle avait prédit un héritier à un couple qui était marié depuis vingt ans sans avoir eu d'enfants, et, à d'autres la mort d'une jeune fille sur le point d'être fiancée, et les deux prédictions s'étaient réalisées, et depuis lors, le baron, son maître, lui avait formellement interdit de s'occuper de cartes chez lui.

Cela alluma ma curiosité et je la tourmentai jusqu'à ce qu'enfin, lui ayant promis de garder le plus grand secret, elle se prêta à mes désirs. Elle prédit plusieurs choses auxquelles j'ajoutai peu de foi, mais j'en pris religieusement note dans le cas où elles se réaliseraient — les trois plus importantes étant que mon mari, le colonel Ross-Church (qui était alors sérieusement malade dans l'Inde) ne mourrait pas, mais que son frère, Edward Church, perdrait la vie ; que j'aurais encore un enfant de mon premier mariage, une fille avec une très jolie peau et de beaux cheveux, laquelle serait la plus adroite de tous mes enfants et qu'après sa naissance je ne vivrais plus jamais avec mon mari. — Tous ces événements étaient plus qu'improbables à cette époque et pourtant chacun d'eux fut accompli et la fille qui, différente de tous ses frères et sœurs, est belle comme un lis, ne sera, en aucune façon, la dernière de la race par le talent. Pourtant, ces cartes furent tirées quatre ans avant sa naissance.

M^{me} Thorpe me dit qu'elle avait appris cet art d'une élève de la même comtesse italienne qui avait l'habitude de tirer les cartes à l'empereur Napoléon, mais ce n'est pas un art et cela ne s'apprend pas ; c'est une inspiration.



Plusieurs années après, quand je venais de commencer l'étude du spiritisme, ma sœur me parla d'une vieille dame étonnante, une de ses voisines qui avait acquis une très mauvaise réputation dans le quartier par ses pouvoirs prophétiques à l'aide des cartes. De même que M^{me} Thorpe, elle était devenue craintive et affirmait qu'elle avait abandonné la pratique de la cartomancie. La dernière fois qu'elle avait tiré les cartes, une jeune fille de ses connaissances était venue avec joie, d'un village voisin, lui amener son fiancé et lui demander de leur dire ce qui devait leur arriver après leur mariage.

La vieille dame avait fait les cartes et avait vu la carte de mort retournée trois fois avec l'anneau du mariage. Elle dit alors aux jeunes amoureux, à leur grand chagrin, qu'ils devaient se préparer à un désappointement, que leur mariage serait certainement ajourné par quelque obstacle qui s'élèverait sur le chemin. Elle me dit ensuite qu'elle n'avait pas osé leur en dire davan-

tage. Ils la quittèrent quelque peu dégrisés mais pleins d'espoir quand même et se mirent en route pour regagner leur demeure. Avant d'y atteindre, le jeune homme chancela et tomba mort. Personne ne s'était attendu à une pareille catastrophe ; il paraissait en pleine possession de la santé et de ses esprits. Qu'est-ce qui avait pu faire prévoir à la vieille dame ce que personne autre n'avait vu ? Ce ne sont pas là des histoires forgées après coup, puisque la prédiction s'était accomplie. Chacun savait que cela devait être vrai et fut effrayé au point de ne plus oser regarder dans son avenir. Je fis toutefois exception à la règle générale et je persuadai M^{me} Simmonds de me tirer les cartes. Je venais d'achever deux mois de séjour au bord de la mer et je me trouvais en parfaite santé et songeais à retourner chez moi un peu plus tôt pour cause de rendez-vous avec un ami qui m'était très cher. Je mélangeai et coupai les cartes suivant les indications. La vieille dame paraissait plutôt grave. « Je n'aime pas vos cartes, dit-elle, il y a beaucoup « de peine devant vous, peine et maladie. Vous ne vous en retournerez pas « chez vous aussitôt que vous le pensez, vous serez retenue par la maladie « et lorsque vous rentrerez, vous trouverez sur la table une lettre qui vous « percera le cœur. Je suis contrariée que vous soyez demeurée absente si « longtemps. Il y a eu de la perfidie en votre absence et une femme, tout « votre opposé, avec des yeux et des cheveux noirs, l'a emporté sur vous. « Toutefois ce sera une peine aiguë mais qui ne durera pas. Vous verrez « la sagesse de cela avant longtemps et serez reconnaissante de ce qui sera « arrivé. » J'acceptai mon destin avec assez de facilité, ne supposant jamais (sans résister à tout ce que j'avais entendu) que cela pourrait se réaliser. J'étais sur le point de regagner mon chez moi peu de jours après et j'avais reçu d'affectueuses lettres de mon ami tout le temps de mon absence.

Cependant, comme le destin et les cartes le voulaient, je fus prise de maladie précisément le jour après que les cartes me furent tirées et demeurai trois semaines au lit avec une espèce de fièvre lente ; et quand faible et déprimée, je rentrai chez moi, je trouvai sur ma table la lettre que M^{me} Simmonds m'avait annoncée, disant que mon amitié avec mon (supposé) ami était finie pour toujours.

Après cela, je commençai à avoir plus de respect pour les cartes, ou plutôt pour les personnes qui les tirent avec succès.



En 1888, j'étais en tournée avec ma troupe pour le « Golden goblin » et pour la première fois je m'arrêtai à Accrington. Notre séjour n'y devait être que d'une semaine, et comme on peut le supposer, l'installation en vue des logements était très pauvre. Nous étions là depuis quelques jours quand

une dame de la troupe me dit : « Miss Marryat, il y a une drôle de bonne femme dans mon logement, je désire que vous veniez la voir. Elle peut dire la bonne aventure avec les cartes et je sais que vous croyez à ces choses-là. Elle a dit un tas de choses à mon mari et à moi de la plus étonnante manière, mais il ne faut pas venir quand le vieux est là parce qu'il dit que tout ça c'est de la diablerie et il a défendu d'en faire. » J'em'intéresse beaucoup à cela, répondis-je et j'irai certainement faire visite à cette femme si vous pouvez me dire quand je pourrai y aller. Une heure fut fixée pour me rendre à la chambre de la dame et à mon arrivée je vis une vieille campagnarde, grasse, bargeuse qui semblait n'avoir pas plus d'âme qu'une bouteille de gin. Cependant je m'assis à une table avec elle et les cartes furent coupées. Elle ne me dit rien que mes amis eussent pu me dire me concernant, mais plongea de suite dans l'avenir. Mes affaires domestiques étaient alors dans un état très compliqué et je n'avais pas idée moi-même comment elles pourraient se terminer. Elle vit d'un coup d'œil toute la situation, décrivit les acteurs de la scène, les endroits qu'ils habitaient, les gens par qui ils étaient entourés et exactement comment mes affaires devaient finir et finirent effectivement. Elle prédit le cours de notre tournée, combien elle durerait et qui, de la troupe, l'abandonnerait avant qu'elle fût achevée. Elle me dit qu'une femme de la compagnie, que je croyais alors m'être attachée, montrerait qu'elle était une de mes plus grandes ennemies et serait la cause d'un refroidissement entre moi et l'une de mes plus proches relations et elle m'ouvrit les yeux sur le caractère de cette femme de façon à me forcer de reconnaître ensuite combien j'avais été aveugle à son égard. Et cette information émanait d'une vieille femme malpropre, ignorante, habitant un pauvre logement, et qui n'avait probablement jamais entendu parler de moi avant de me voir et qui me dit des choses que mes amis les plus intimes et les plus intelligents n'auraient eu le pouvoir de me dévoiler.



Après la femme d'Accrington je ne m'occupai plus des cartes pour faire de la divination jusqu'à l'année dernière où mon attention fut attirée vers une femme de Londres qui est très adroite en la matière et qu'une amie me conseilla d'aller voir.

Cette femme, qui est tout à fait de la basse classe et couturière de profession, nous reçut dans une chambre à coucher dont la porte fut soigneusement fermée. C'était une femme touchant à la vieillesse, plutôt intelligente et de bonne éducation pour sa position, mais ne pouvant se douter de la raison qui lui avait donné son pouvoir de lire dans les cartes. Elle me dit : « Cela me vient », mais ne savait ni pourquoi ni comment.

Cela lui vint avec une vengeance pour moi. Elle me cria mon passé, mon présent, mon futur, comme si elle avait lu tout cela dans un livre ouvert, et elle mentionna la description d'une personne que je reconnus complètement, si complètement d'accord avec mes suppositions de l'avenir que j'eus l'idée de la mettre à l'épreuve par une question. « Arrêtez une minute », dis-je, « cette personne dont vous parlez si souvent, l'ai-je déjà rencontrée ? » — « Bien entendu que vous l'avez rencontré, me répliqua-t-elle, vous le connaissez intimement. » — « Je ne reconnais plus la description », répondis-je fallacieusement. La femme se retourna et me regarda bien en face : « Vous ne le reconnaissez pas ? répéta-t-elle d'un ton incrédule, alors, vous devez être bien bête ! Eh bien ! je vais vous dire comment le reconnaître. La première fois que vous rencontrerez un monsieur en sortant, qui tirera son chapeau et avant de vous serrer la main sortira un papier écrit ou imprimé de sa poche et vous le présentera, rappelez-vous mes paroles, c'est l'homme dont je parle. »

Je souris à la singularité de l'idée et rentrai chez moi.

Comme j'allais de la station à ma maison je rencontrai le monsieur qu'elle avait décrit. Quand il m'approcha il leva son chapeau et mettant alors la main dans sa poche il dit : « Bonjour, j'ai quelque chose pour vous, j'ai rencontré Burrows ce matin, il allait chez vous, mais comme il était très pressé, il me demanda si je devais vous voir aujourd'hui pour vous remettre ceci. » Et il me présenta un papier imprimé de règlements que j'avais demandé à l'homme dont il parlait.

Eh bien ! il n'y avait là ni explication stéréotypée des cartes, ni une phrase apprise, mais une prophétie précise d'un événement non accompli.

C'est sur de telles choses que je base mon opinion qu'étant donné certaines personnes et certaines circonstances, les cartes sont une source très abondante d'informations.

Il est absurde, dans des cas semblables à ceux que je viens de relater, de mettre tout sur le compte de la chance, de l'habileté ou de la duperie. Si mes lecteurs croient cela, qu'ils me permettent de leur demander d'essayer pour eux-mêmes. Si tout cela est folie, naturellement, il ne leur sera pas difficile d'éventer le truc d'une femme vieille et ignorante. Qu'ils prennent un paquet de cartes, qu'ils les disposent selon les indications usuelles, il y a nombre de livres qui leur diront ce qu'ils devront faire, et alors qu'ils voient s'ils peuvent prédire un seul événement important correctement.

Ils trouveront probablement, comme moi, que les cartes sont pour eux un livre scellé. Je donnerais beaucoup pour être capable de faire les cartes avec succès pour moi ou mes amis. Mais « rien ne me vient ». Les cartes restent des morceaux de carton peint et rien de plus. Et pourtant, une ignorante créature qui n'a pas de cervelle peut plonger dans les mystères de la

mienne, amener au jour mes pensées et mes désirs les plus secrets, bien plus, elle peut sonder l'avenir et me dire ce qui sera.

Toutefois, si mes lecteurs continuent à douter de mon histoire, je ne puis que répéter mon admonition. Qu'ils essaient eux-mêmes. S'ils réussissent une fois, ils n'y renonceront plus.

FLORENCE MARRYAT

Pour traduction,

LÉOPOLD DAUVIL

(A suivre.)

EXPERIMENTATION D'UN JOURNALISTE

Nous extrayons du journal *Light* du 27 juillet dernier l'article suivant, dû à la plume de M. T. Rostron Hewart, bachelier ès sciences et publiciste anglais :

« Le spiritualisme exerce, naturellement, une attraction sur toute personne qui a des amis et des parents dans « cette contrée inexplorée des limites de laquelle aucun voyageur ne revient » et aux époques de peine et d'adversité l'on désire communiquer avec eux.

« Quoique l'on m'ait enseigné, dès l'enfance, à me moquer du spiritualisme, je décidai, un dimanche soir, récemment, d'assister à une séance, plus, je le confesse, par curiosité qu'autre chose.

« Plusieurs personnes, des deux sexes et d'âges différents, se trouvaient réunies et il était facile de distinguer les « croyants » des « sceptiques ». Ces derniers, je regrette de le dire, étaient venus pour la plupart avec un esprit frondeur et n'avaient même pas la simple décence de refréner leurs ricanements imbéciles.

« Un monsieur d'un certain âge, ayant l'aspect calme et grave de ceux qui vivent en paix parfaite, nous pria de le suivre dans une chambre voisine, où nous constatâmes que d'épais rideaux rouges pendaient du plafond jusqu'au plancher et, quand la porte fût fermée, nous vîmes que celle-ci aussi était couverte d'un rideau rouge.

« Il y avait un groupe de lampes électriques, au centre du plafond, au-dessus d'une table à côté de laquelle une dame âgée — le médium — était assise. Placées en demi-cercle, en face d'elle, se trouvaient des chaises pour les assistants.

« A peine étions-nous assis, que l'ordre d'éteindre les lampes fut donné et la chambre se trouva plongée dans de profondes ténèbres. « Veuillez vous tenir les mains », dit alors le vieil évocateur en s'asseyant à côté du médium, et nous obéîmes au commandement.

« Au bout de quelque temps d'étranges flammes, d'aspect phosphorescent, flottèrent de ci, de là, dans l'air, sans direction fixe. Ceci fut suivi de mystérieux sons de musique symphonique paraissant provenir d'une mandoline ou d'un instrument similaire tenu par d'invisibles mains.

« Bientôt lumières et musiques cessèrent et, presque aussitôt, la main de mon voisin de droite eut un tressaillement, puis j'entendis distinctement le claquement d'une main sur sa jambe. Immédiatement après je sentis une main se poser doucement sur mon propre genou puis se retirer. Je pensai que c'était la main d'un enfant et au bout d'un instant le vieil homme demanda : Est-ce vous, Nellie ? — Oui, répondit une voix de petite fille.

« Plusieurs des assistants posèrent des questions auxquelles la voix de l'esprit répondit d'une manière satisfaisante et l'évocat demandait si quelqu'un, parmi nous, désirait parler à un parent défunt. Caché par les ténèbres je répondis que j'aimerais communiquer avec mon père. Au bout d'un court instant le silence fut rompu par une toux asthmatique et un rauque : Oui. Qui est là ?

« Jusqu'à mon dernier jour je n'oublierai jamais ce moment. La toux et la voix, je ne pouvais m'y méprendre, étaient celles de mon père. Je répondis que j'étais son fils le plus jeune et nous eûmes une courte conversation qui ne peut guère être rapportée ici.

« En me rendant à la séance j'étais sceptique et j'en sortis ébranlé ; je suis encore perplexe, mais ce dont je suis certain, c'est que personne dans l'assistance ne connaissait ni mon nom, ni la ville où j'étais né, ni aucun de mes parents et cependant tous ces renseignements furent donnés pendant la brève entrevue et aucun code, comme on en emploie quelquefois sur les scènes de music-halls, ne peut expliquer le fait. »

Traduction M. GAY.

A P P O R T S

J'ai eu le plaisir d'insérer ici, au mois de mars dernier, un article ayant pour titre : *Intelligence supra-terrestre ou personnalité seconde*, auquel la *Revue spirite* a donné la plus large hospitalité, ce dont je la remercie très cordialement.

Dans cet article j'ai fait la relation de l'apport d'un lys double, qui me fut fait le 13 janvier dernier, par un médium non professionnel, dont la médium-nité datait à peine de trois semaines, et qui était plutôt réfractaire aux idées spirites.

Les encouragements qui m'ont été donnés à ce sujet, me décident à con-

tinuer la relation de mes expérimentations avec le même médium, en narrant aux lecteurs de la *Revue Spirite* les circonstances dans lesquelles un deuxième apport, beaucoup plus complexe que le premier, me fut fait quelques jours après, le 25 janvier.

L'esprit qui presque chaque jour se communiquait à moi par voie d'incarnation (nommons-le Thérèse, si vous voulez), me dit un soir : « Je t'apporterai un de ces prochains jours, avec des fleurs, une mèche de mes cheveux... »

Or, le soir du 25 janvier, ayant commencé la séance, mon médium s'étant endormi, Thérèse me dit aussitôt : « Compte autant de fois que le médium a d'années, puis soulève-la et aide-la à se mettre debout. » — Je fis ce que m'indiquait l'esprit, après avoir compté jusqu'à vingt-deux et aidai le médium à se lever du divan sur lequel elle était étendue : hésitante, elle fit un pas en avant ; elle était agitée de tremblements convulsifs et répétait constamment : « Non ! non ! je ne veux pas ! » — Soudain j'entendis un craquement, quelques coups frappés, et déjà le médium était revenue vers le canapé où elle était tombée plutôt qu'elle ne s'était assise. J'allumai : le divan était jonché de pétales de roses blanches éparpillées, et, dans les mains crispées du médium étaient deux branches de lilas blanc auxquelles était liée très serré, avec des cheveux, une autre tige ne portant que des feuilles. De plus, à la branche double portant les deux touffes de fleurs de lilas, était fixée une petite boucle de cheveux blonds très dissemblables, comme finesse, comme couleur et comme longueur, de ceux avec lesquels les deux branches de lilas, fleurs et feuilles, étaient liées.

Je ramassai précieusement les pétales de rose, les lilas et les cheveux que je portai dans la pièce à côté, et revins auprès du médium qui s'était réveillée.

Cependant la force psychique ne l'avait pas complètement quittée, et quelques secondes après elle était de nouveau en transe. J'éteignis une seconde fois. Mon geste n'était pas plutôt terminé, que l'esprit de Thérèse se manifesta de nouveau en me disant : « Passe ta main dans les cheveux du médium » ; ce que je fis immédiatement, et aussitôt il en tomba une nouvelle pluie de pétales de roses blancs, d'une fraîcheur et d'un parfum incomparables. J'allumai de nouveau et je constatai que le canapé en était jonché. La production de ce deuxième phénomène n'avait pas duré cinq secondes.

Le médium se réveilla, se plaignant de violents maux de tête et accusant une sensation ressemblant, selon ses propres termes, à une *brûlure dans les cheveux*...

Qu'on me permette maintenant quelques réflexions sur ce quadruple apport consistant en :

- 1° Lilas blanc, deux branches fleurs, une branche feuilles ;

2° Cheveux blonds, très courts, formant une petite mèche bouclée ;

3° Cheveux châtain foncé, très longs, constituant le lien réunissant la branche double lilas fleurs à la branche lilas feuilles ;

4° Pétales de roses blancs, sans tiges ni feuilles, en deux fois distinctes, les deux apports étant séparés par un réveil du médium.

Et examinons les différentes causes qui peuvent donner naissance à un phénomène aussi complexe.

Je dois dire tout d'abord que la salle dans laquelle j'ai opéré, ne contenait que trois personnes : le médium, moi, et une fillette de cinq ans à peine, parfaitement endormie et couchée dans un petit lit.

Supposons donc tout d'abord une hypothèse : la fraude :

Il eût fallu que le médium ait sous ses vêtements, ou caché quelque part : 1° du lilas blanc, fleurs et feuilles ; 2° deux sortes de cheveux parfaitement distincts ; 3° des pétales de roses. Or, le lilas est une fleur excessivement fragile, et s'il avait été préalablement dissimulé en un endroit quelconque, il eût été plus ou moins écrasé, abîmé, flétri. Tel n'était point cependant le cas : la double branche de fleurs scrupuleusement examinée après l'apport était d'une indiscutable fraîcheur, aucune petite fleurette, absolument aucune, ne manquait aux deux touffes, les feuilles n'avaient aucune cassure, même la plus légère, en un mot, aucune feuille, aucune fleur n'était ni flétrie, ni fanée, ni écrasée, ni abîmée. Pour admettre la fraude, il faudrait supposer tout un jeu compliqué, tout un plan machiavélique impossible à réaliser dans les dix secondes à peine de la durée du phénomène.

Or, d'où provenaient les cheveux blonds très fins, formant la boucle suspendue aux fleurs de lilas, puisque le médium a des cheveux châtain foncé plutôt forts ; que la fillette qui dormait dans son lit a les siens d'une couleur encore plus châtain foncé ; et que, finalement, en ce qui me concerne, les miens sont noirs ? (Disons, entre parenthèses, que l'esprit de Thérèse affirme que les cheveux blonds sont *les siens*, et qu'elle ne s'est servie des cheveux longs et forts *du médium* que pour attacher, l'une à l'autre, les deux branches de lilas, fleurs et feuilles.)

Et puis, pour qu'il y ait fraude, il faut surtout qu'il y ait intérêt. L'intérêt n'existant pas en l'espèce, — puisque le médium ne recueille de ces expériences que de grandes fatigues, — je demande à tous les esprits de bonne foi comment un médium aussi minutieusement contrôlé que celui que j'avais sous la main peut être taxé de fraude, étant donné qu'en dehors de la fillette qui dormait, j'étais seul assistant, et que par conséquent je n'avais nul intérêt à me tromper moi-même ? Et comment aurait-elle pu également si aisément dissimuler ces frêles fleurs et feuilles de lilas, cette boucle de cheveux blonds très courts, si distincts de ceux, très longs, qui liaient les deux branches de fleurs et feuilles, et dissimuler, de plus, dans ses cheveux,

des pétales de roses qui, ramassés quelques secondes après être tombés, n'étaient froissés d'aucun pli ?

L'hypothèse ne tient pas debout, et je l'écarte à *priori*.

Deuxième hypothèse : Personnalité seconde ? — Je crois inutile d'insister : la personnalité seconde, quelle que soit la force d'extériorisation du cerveau du médium, ne saurait créer spontanément des objets matériels, — quoi qu'en dise M. Jules Bois...

Troisième hypothèse : Un compère qui, au moment psychologique, aurait tendu au médium les fleurs toutes préparées ? Impossible encore, toutes les portes étant fermées à clef, les persiennes et les fenêtres closes. Et puis, pourquoi un compère ? Je n'opère pas en public, j'opère pour moi-même, pour la science, pour ma conviction personnelle, et mon médium est strictement désintéressée. Je ne puis avoir un compère au dehors pour me tromper moi-même, et me procurer le douteux plaisir de jouer une comédie ridicule dans laquelle je serais tout à la fois acteur et public !

Donc ?

Sans aucun doute, existence d'une intelligence extra-terrestre, productrice de phénomènes intelligents.

On me demandera maintenant peut-être pourquoi je ne produis pas mon médium en public, pour faire toucher du doigt les vérités que j'avance, et faire bénéficier la science de mes expériences personnelles.

A cela je répondrai :

- 1° Que je ne cherche pas à faire des adeptes ;
- 2° Que ce n'est pas en expérimentant une ou deux fois qu'on peut se former une opinion, surtout sur un sujet aussi complexe, et que celui qui cherche la vérité sans parti pris, la trouve presque toujours sans qu'il soit besoin de la lui montrer ; et, qu'au surplus, cela n'empêcherait pas les gens de mauvaise foi et les pseudo-savants de me taxer de fraude et de me traiter de charlatan ;
- 3° La santé de mon médium, déjà altérée, se trouverait de plus en plus compromise, me dit-on, si je le produisais en public, ce qui nécessiterait une extériorisation de force plus considérable ;
- 4° Enfin, pour ma conviction personnelle, je préfère opérer sans témoins, mon contrôle est plus facile et plus sûr, car il est certaines mesures de contrôle qu'on peut, sans inconvénients, prendre à huis-clos, sans qu'il soit possible de faire de même en public, voire même avec un ou deux assistants seulement.

Or, asseoir mes convictions et mes croyances sur des bases expérimentales scientifiques rigoureusement contrôlées, c'est là tout ce que je cherche et rien de plus.

Cela ne veut pas dire cependant que je sois exclusif, ou que je fasse mon-

tre d'un égoïsme outré, étant toujours disposé à donner, d'une façon tout à fait désintéressée, le plus de renseignements possible, à tous ceux qui croiraient utile de m'en demander, quelque modeste que soit ma personnalité.

En résumé, celui qui cherche la vérité la trouve ; car il n'y a de pire aveugle que celui qui se bouche les yeux pour ne point voir.

R. METTÉE.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons le départ pour l'au-delà de notre F. E. S. M. René VALERY, de Montépreux (Marne) qui fut l'un des fidèles abonnés de la Revue. A notre grand regret nous ne pouvons parler autrement de cet ami de la cause, sa famille nous ayant simplement avisé du décès en refusant notre publication.

Il n'en est pas de même pour le F. Th. DUPONT, de Genève, qu'une longue maladie vient d'emporter à l'affection de sa digne compagne qui le soigna avec une tendresse de mère, sans murmurer parce que spirite convaincue ; aussi notre frère, un croyant, a-t-il pu, sans transition, passer de cette vie dans l'autre avec sérénité, avec joie, ayant accompli sa tâche et assuré d'une vie meilleure, en disant à son amie de lutte, *l'au revoir* bénit que les âmes sœurs peuvent seules prévoir, espérer.

Nous avons également à enregistrer :

1° La désincarnation d'un membre actif de notre cause M. Charles SARRY, de Sainte-Olle (Nord) dont on nous a dit le plus grand bien.

2° Celle de M. Gustave DELONDRE, un militant de Paris, que son âge éloignait depuis quelques années des groupes qu'il affectionnait.

3° De M. Jean ROUXEL, auteur dramatique à Paris, que la perte de son épouse attrista au point de devenir neurasthénique, maladie qui le ravit à ses vrais amis. Venu au spiritisme depuis le départ de son épouse il y puisa la résignation puis l'espoir de revoir sa compagne bien-aimée. — Il a, nous n'en doutons pas, la confirmation de ses désirs.

4° De M. MAGUIN, chef de bataillon en retraite à Leyr (Meurthe-et-Moselle), qui correspondait régulièrement avec notre regretté frère P.-G. Leymarie ; depuis le départ de celui-ci, M. Maguin n'écrivait plus que pour renouveler son abonnement à la chère Revue à laquelle il est demeuré fidèle jusqu'à la fin de sa carrière.

Aux chers disparus nous désirons une bonne place dans cet au-delà qu'il

voulaient tant revoir, aux leurs nos fraternelles condoléances ; à notre
sœur, M^{me} Th. Dupont, l'assurance de nos vives sympathies.

Le Secrétaire de la Rédaction,

J. OUISTE.

Comment on se sert de la Planchette et du Plateau alphabétique

Depuis que nous avons fait paraître aux annonces de la *Revue Spirite* le dessin de la PLANCHETTE A BILLES, dite « Oui jà », nombreuses ont été les questions posées par nos abonnés et nos lecteurs sur la manière de se servir de ce petit appareil. Pour leur être agréable nous allons esquisser quelques conseils dus plutôt à l'expérience qu'à des lois fixes ; il est bien entendu que les guides spirituels de chaque médium y apporteront toutes modifications qui conviendraient à la nature même des communications à transmettre à leurs médiums ou aux personnes qui les viendraient consulter.

Nous engageons les personnes désireuses de devenir médiums à l'aide du « Oui jà » de ne faire d'expériences qu'après avoir lu les deux premiers ouvrages du Maître Allan Kardec, c'est-à-dire le *Livre des Esprits* et le *Livre des Médiums*. Comment pourrait-on faire des expériences sans être averti des dangers que peuvent présenter certaines questions déplacées. Après lecture de ces deux ouvrages on ne pourra qu'être sérieux et se renfermer dans des pensées vraiment saines, sachant qu'on n'attire les bons Esprits qu'en étant bon soi-même ou tout au moins désireux de s'améliorer.

Les imprudents recevront d'ailleurs des leçons qui les obligeront à cesser toute expérience ou à changer leur manière de faire.

Voici maintenant les moyens à employer pour s'entraîner avec la *planchette*.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES

- 1° Ne jamais essayer de faire des expériences isolément, mais à deux ;
- 2° Ne poser de questions qu'une fois entraîné ;
- 3° N'avoir qu'un but : aider celui qui consulte ; le partenaire ne devra pas penser à autre chose et attendre son tour pour questionner ;
- 4° Laisser terminer la phrase commencée avant de faire des réflexions qui pourraient nuire à la communication désirée ;

5° Ne pas omettre d'observer le plus grand silence, de se recueillir, de prier en attendant la manifestation;

6° Que les expérimentateurs, s'ils ne sont pas voyants, n'appellent aucun Esprit connu d'eux (puisqu'ils n'en pourraient contrôler l'identité) mais attendent la fin de la communication pour savoir à quel Esprit ils la doivent attribuer;

7° Une fois entraînés les expérimentateurs reconnaîtront le fluide de tel ou tel Esprit par des sensations spéciales qu'ils éprouveront dans tout leur être, surtout s'ils observent la régularité (jour et heure convenus avec les Esprits familiers de leur réunion).

MOYENS PRATIQUES A EMPLOYER

PREMIER TEMPS. — Placer la planchette au point ? La personne de droite mettra la main gauche, la personne de gauche y placera la main droite.

Comme il y a ici une question de polarité, nous ferons observer que si les expérimentateurs sont de sexes différents, celui masculin se mettra à droite étant positif et celui féminin se placera à gauche. Si les médiums sont du même sexe ils devront remarquer celui d'entre eux ayant dans la paume de la main gauche la lettre M la plus creuse (1) : Celui-là devra prendre la droite sans discussion. Pour obtenir un résultat il faut en passer par les lois des faits acquis, éprouvés et aider aux bons amis de l'au-delà autant qu'il est en notre pouvoir.

DEUXIÈME TEMPS. — Ne pas appuyer les mains, les reposer seulement. Après une ou deux minutes d'attente, des raps, des craquements dans la planchette, le plateau alphabétique ou le meuble qui sert de support à celui-ci, se feront entendre; un courant fluidique sera ressenti sinon par les deux expérimentateurs, tout au moins par le plus sensitif (celui de gauche, le négatif). Faire silence et laisser entraîner les mains vers les lettres, les chiffres ou les signes du plateau (2).

TROISIÈME TEMPS. — La Planchette, après des semblants d'hésitation de peu de durée, se décide à partir et se met à tourner doucement d'abord puis avec une vélocité vertigineuse qui donne aux expérimentateurs assez de mal à la suivre. Ce mouvement rotatoire a pour but le mélange du fluide de l'Esprit avec celui de chacun des médiums. Aussi ne doit-on pas essayer

(1) Cette lettre est formée par les lignes de vie, de chance, de tête et du cœur (voyez Desbarrolles. — *Révélations*). — Prix 15 francs port en plus suivant l'éloignement des clients.

(2) Dont la signification sera donnée plus loin au fur et à mesure des cas prévus par l'auteur de ce travail.

d'arrêter la Planchette dans sa course non plus que questionner l'Esprit qui vient se communiquer avant le complet arrêt de la Planchette au point ? Une fois arrêtée, les expérimentateurs peuvent adresser des questions.

QUATRIÈME TEMPS. — Au début, et pour s'entraîner, les séances ne devront durer que vingt à trente minutes. Les questions devront être faites mentalement ou de vive voix ; elles devront être claires, non à double entente de façon à ce que la réponse soit brève et se traduise par **OUI** ou **NON** mots imprimés à gauche et à droite du plateau ou du guéridon alphabétique.

Si l'esprit est assez loquace pour s'étendre un peu, il épellera les mots qu'il veut dire et peut-être indiquera-t-il à ses amis médiums un mode de communication plus rapide.

Quand les médiums seront plus entraînés, qu'ils auront acquis ce degré d'initiation qu'il importe de posséder pour acquérir la patience dans les recherches, le discernement des causes, dont ils voient seulement les effets, l'Esprit instructeur leur dira comment ils doivent procéder avec tel ou tel Esprit ; il leur indiquera les pièges qui pourraient leur être tendus (*V. notre observation 6°*) et comment ils devront les déjouer et s'en garantir ; il essaiera sur eux l'effet de ses fluides afin de se faire reconnaître d'eux, même avant les séances.

CINQUIÈME TEMPS. — Le moment est venu où, livrés à eux-mêmes, les médiums devront mettre en pratique les conseils qui leur auront été donnés et acquérir l'expérience (à leurs dépens quelquefois) par un travail raisonné, suivi. Alors ils pourront appeler à la Planchette qui ils voudront. Armés de bonnes pensées ils sentiront la présence des leurs ou celle des intrus et agiront en conséquence. S'ils ne sont pas voyants qu'ils essaient d'en former parmi les personnes aptes à le devenir (1). Par ces voyants ils seront avertis des menées des Esprits pervers et prendront des mesures pour les éloigner d'eux.

C'est là que l'**ÉTOILE**, placée en haut du plateau, trouve son emploi, a sa signification. Si l'Esprit se présente comme ami, parent ou même guide, imposez-lui l'obligation d'aller se prosterner devant l'*Étoile* qui pour nous est le symbole des purs Esprits. Si c'est un bon Esprit il n'hésitera pas ; si c'est un farceur, sa lenteur à obtempérer à vos désirs le trahira et il quittera la place, sans plus, s'il n'est pas méchant mais simplement taquin, ou avec bruit et menaces s'il est incorrigible.

SIXIÈME TEMPS. — Arrivés à ce degré d'instruction, les expérimentateurs pourront essayer d'obtenir les nom et prénoms, date de décès, etc. des Esprits se communiquant facilement à eux. Ils ne devront pas se formaliser s'ils

(1) Dans un prochain article nous indiquerons plusieurs moyens pouvant aider à développer cette faculté et aussi comment reconnaître les personnes prédisposées à cette belle faculté.

n'obtiennent pas toujours satisfaction des Esprits n'aimant pas beaucoup ces questions terre à terre qui leur semblent être un doute déguisé touchant les preuves déjà données de leur identité. S'ils consentent à répondre favorablement à ces questions, les **CHIFFRES D'UNITÉS** placés au milieu des lettres et les nombres **100** et **1000** placés, à gauche et à droite, au-dessous des mots **OUI** et **NON** seront utilisés par eux.

SEPTIÈME TEMPS. — Il arrive parfois que les Esprits, qui comme nous ne connaissent pas tout, sont embarrassés de répondre à certaines questions ; ils ont une façon particulière d'exprimer leur ignorance, le doute, l'affirmation et parfois ne dédaignent pas d'aller demander conseil à plus élevé ou mieux instruit qu'eux.

S'ils ignorent ce qu'on leur demande, ils font glisser la planchette à gauche entre $\frac{\text{OUI}}{100}$.

S'ils voient un doute dans la réponse à donner, c'est vers la droite qu'ils dirigent la flèche de la planchette entre $\frac{\text{NON}}{1000}$.

Si, pour ces deux cas, on les prie de demander avis à un autre Esprit, vous verrez la planchette se diriger vers le coin du plateau à droite de l'Étoile et revenir avec la réponse, favorable ou non, de l'Esprit supérieur ou mieux instruit qu'il est allé consulter. Inutile d'insister si la réponse ne vous satisfait pas.

Il arrive souvent qu'une réponse affirmative ou infirmative n'est pas celle attendue par le consultant qui s'en étonne ; l'Esprit, qui voit et lit ce que ressent l'intéressé, dirige la planchette sur **OUI**, tourne autour de ce mot ou fait lever la planchette comme le pied d'une table, d'un guéridon, et affirme sa réponse ; si celle-ci est négative, c'est autour de **NON** que la planchette tournera.

HUITIÈME ET DERNIER TEMPS. — La séance se termine par un *au Revoir* de l'Esprit qui fait revenir la planchette au point ?, la fait tourner autour et frappe plusieurs petits coups qu'il prend le soin d'espacer, ce qui distingue ce tournoisement de la fin de celui du commencement qui est plus accentué et qui indique que l'on peut poser des questions.

Nous aimons à penser que nos lecteurs se contenteront de ces renseignements qu'ils pourront d'ailleurs étendre ou corriger s'ils sont bien assistés.

J. OUISTE.

Souscription pour le monument de Bonne-Maman Rufina-Noeggerath

Montant de la liste précédente.	754.50
M. Malgras, à Roubaix.	10 »
M ^{me} Janousse, à Vertaizon.	2 »
M ^{me} Boisson, à Vertaizon.	2 »
H. B..., rue Vincent, à Saint-Amand-les-Eaux.	5 »
M ^{me} Sophie Turin, à San Giovanni (Italie).	20 »
M. Alberto Brenes Cordóba, à Costa-Rica.	10 »
M ^{lle} Marie-Louise Dupuy, à Paris.	0.50
M ^{me} Dubos-Foy, à Villers-Bretonneux.	2 »
M ^{me} Frion-Dubos, à Bacouel	2 »
M. le Général Amade, à Paris.	10 »
Total	818 »

(A suivre.)

PHÉNOMÈNE PSYCHIQUE

Dans son numéro du 26 octobre dernier, un grand quotidien anglais, l'*Evening Standard*, relate un remarquable phénomène psychique qui se produisit, quelque temps auparavant, à South Kensington, et le *Light* du 2 novembre le rapporte ainsi :

Un gentleman italien était en train de dîner avec sa famille, quand, soudainement, ils furent épouvantés par un cri d'appel, un seul cri perçant mais inarticulé qui ne fut suivi d'aucun autre. Ce cri paraissait provenir de la cheminée, mais l'oreille, non assistée par l'œil, ne peut reconnaître avec certitude l'endroit d'où provient un son qui n'a pas de signification spéciale ; des recherches furent alors faites, mais la clef du mystère resta introuvable, aucune mystification ne pouvant être soupçonnée.

Impressionné par ce fait, le chef de famille fit tous ses efforts pour avoir le mot de l'énigme et quelque chose lui donna l'intuition qu'il pouvait être trouvé dans un certain journal italien. Il se procura, après quelques difficultés, un exemplaire de ce journal et un titre d'article annonçant le meurtre de son neveu, directeur de grandes usines de constructions mécaniques près de Milan, lui tomba sous les yeux.

La tragédie s'était déroulée en présence de l'épouse de son neveu et il fut établi que celle-ci s'était évanouie en poussant un cri terrible et était morte sans recouvrer ses sens. Le double drame avait eu lieu à l'instant même où le cri fut entendu par la famille à South Kensington.

L'auteur de l'article dans l'*Evening Standard* ajoute qu'il ne peut y avoir doute quant à l'exactitude des détails, le correspondant qui rapporte l'histoire l'ayant entendu raconter par trois des membres de la famille et chacun d'eux garantissant formellement la vérité du récit.

M. GAY.

Identité spirituelle

Le *Light* du 12 octobre dernier, dans un entrefilet relatif aux preuves d'identité spirituelle, s'exprime ainsi :

Les efforts des spiritualistes doivent, maintenant, être dirigés vers l'obtention et l'enregistrement des preuves d'identité des êtres spirituels. La bataille pour la reconnaissance des phénomènes comme manifestations psychiques réelles est, en fait, gagnée ; mais notre assertion qu'ils sont dus à l'action et sont les manifestations de la présence et du pouvoir d'entités humaines désincarnées est, à l'heure actuelle, contestée de tous côtés.

Pour quelle raison, nous n'en savons rien et ne prétendons pas pouvoir l'expliquer, mais le fait est probant, que « l'Esprit » est la dernière chose que l'homme moyen admettra. En conséquence, le but et l'effort des spiritualistes et aussi des chercheurs doivent être d'obtenir et de faire connaître les preuves d'identité qu'ils auront pu obtenir des « opérateurs » de l'au-delà.

Dans cet ordre d'idées, M.A... (Oxon) a rendu un appréciable service en publiant son livre intitulé : *Spirit Identity*, et nous invitons nos lecteurs à nous envoyer des rapports sur les meilleurs exemples parmi les expériences dans lesquelles ils auront eu des preuves de la présence réelle d'êtres spirituels.

M. GAY.

BIBLIOGRAPHIE

Un livre nouveau et une idée nouvelle. — **Le Clergé Catholique et le Spiritisme en face du Problème Social**, par I.-L.-P. BONSENS. Un volume in-18 jésus. — Prix : 1 fr. 50. — Librairie générale des sciences occultes, Bibliothèque Chacornac, 11, Quai Saint-Michel, 11, — Paris (V°).

On a beaucoup écrit déjà sur le spiritisme et aussi sur le socialisme chrétien.

Ce qui n'a jamais été étudié, peut-être, c'est la corrélation qui peut, *qui doit* exister entre ces deux doctrines.

C'est donc un point de vue nouveau que nous montre l'auteur.

Mais il y joint un autre point de vue bien plus élevé :

Catholique sincère, il déplore l'indifférence générale en face de la religion. C'est à cette indifférence, ou scepticisme, qu'il attribue l'état de lutte entre les classes de notre société.

Il montre sa ruine inévitable. Son salut sera dans le retour aux croyances religieuses qui ramèneront nos autres vieilles croyances disparues hélas ! Le patriotisme, le dévouement civique, et surtout la fraternité.

BONSENS est ingénieur, il traite la question en ingénieur, mais en ingénieur chrétien, au point de vue positif, le seul vrai : *La démonstration scientifique remplaçant la foi, et rendant ainsi injustifiable et partant impossible le matérialisme et l'athéisme.*

Montrant le rôle assuré du socialisme chrétien, par le spiritisme et la démonstration, faisant disparaître le collectivisme et les utopies qui les suivent, pour arriver à la coopération libre.

C'est l'alliance réalisée de la science et de la religion conduisant la société dans l'avenir, à l'unité de croyances, à la paix universelle.

Ce livre intéresse tout le monde, chacun y trouvera la consolation que tous cherchent : *La certitude de l'au-delà, sa démonstration irréfutable.*

Les Animaux en Justice, Procédures et Excommunications, par Édouard-L. de Kerdaniel. (1 vol. in-18 — 1 fr. 50, H. DARAGON, éditeur, 96-98, rue Blanche, Paris.)

Les ravages causés, aux campagnes par les insectes et animaux nuisibles étaient beaucoup plus fréquents au moyen âge que de nos jours, les travaux d'assainissement étant à peu près inconnus. Aussi, pour remédier à ce détestable état de choses, prit-on au XI^e siècle l'étrange habitude de citer les animaux en justice. Cet usage s'est conservé jusqu'au XVIII^e siècle.

Cette procédure singulière a disparu de nos codes modernes ; mais les traces n'en restent pas moins consignées dans les archives provinciales, montrant ainsi leur curieux contraste entre les mœurs judiciaires de l'ancien et du nouveau régime. Quoi de plus curieux, en effet, que de voir soutenir un monitoire contre des chenilles et verpillères ; assigner des rats ou amener à la barre quelques-uns des inculpés en l'espèce des sangsues. On pourrait être incrédule. Les faits sont cependant probants. De nombreux jugements ont été rendus à la matière. Certains, même, enjoignaient aux malignes bêtes de se retirer des lieux qu'elles infestaient, et M. de Kerdaniel a pensé qu'il

serait instructif de rappeler ces pratiques superstitieuses, de nous montrer les préoccupations de nos ancêtres. L'auteur a remué les vieux dossiers, fouillé les paperasses poussiéreuses et il est ainsi parvenu à écrire un ouvrage qui ne manque pas d'intérêt.

Nous rappelons à nos lecteurs qu'un nouveau tirage vient d'être fait de la *Médecine des Esprits*, ce petit livre dont l'auteur qui signe *l'Esprit Humanitaire* est un des plus grands représentants de la doctrine du Christ qui aient vécu en France au XIX^e siècle (Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, à Paris. Prix franco 0 fr. 30).

Le succès de ce petit ouvrage, bien indiqué pour la propagande nous pousse à engager les personnes qui ne l'auraient pas à le mettre dans leur bibliothèque et ceux qui ont un peu de superflu à le distribuer autour d'eux.

Nous rappelons que ce traité donne le moyen de devenir médium guérisseur, de soigner sans drogues ni médicaments tout mal et cela avec le concours des esprits. Il indique aussi la cause des maladies et leur remède par le magnétisme, ainsi que toutes sortes de conseils moraux et hygiéniques.

Médecins et non médecins doivent connaître ce livre et tous en essayer les procédés. Puisse ce livre faire le bien que souhaite son auteur !

Le Christ de l'Évangile et la doctrine secrète. Simple étude des textes. par A. LEFÈVRE, Librairie des Sciences Psychiques, 42, rue Saint-Jacques, 42, prix 1 fr. 50.

Ce petit livre réunit trois qualités : il est clair, court et substantiel. Au lieu de dissertations pénibles, il présente des passages de l'Évangile qui s'éclaircissent par le rapprochement et la comparaison, avec des notes et des aperçus nouveaux dont quelques-uns sont sûrement audacieux, mais solidement établis.

Le lecteur le moins initié voit apparaître la figure historique du Christ, la simplicité de son enseignement et les pratiques spéciales (on dit *spirites* aujourd'hui) de ses premiers disciples.

S'élever au-dessus de tout esprit confessionnel étroit, dégager les grandes vérités religieuses auxquelles chacun de nous puisse adhérer sans hésitation, c'est préparer l'union entre les hommes trop souvent divisés par ces questions, c'est hâter l'avènement du jour où l'on ne verra plus qu'un troupeau et qu'un pasteur.

Ces pages y peuvent contribuer.

Desiderata de la Librairie des Sciences Psychiques,
42, rue Saint-Jacques à Paris.

Depuis quelques années le spiritualisme s'affirme de plus en plus. Ce ne sont plus seulement les illettrés qui l'étudient comme au temps de Cahagnet, de Kardec, de Roustaing, mais bien ceux-là mêmes qui ont succédé aux savants de l'époque de ces premiers chercheurs pour enrayer le progrès de la nouvelle révélation par des articles pleins de fiel contre les adeptes de la doctrine dont les moindres tendaient à prouver l'inconscience de ceux-ci ou leur roubardise en fait de trucs employés pour faire croire à des manifestations de parents ou amis décédés.

A ce flux d'articles injurieux il fallait opposer une digue ; mais qui se chargerait d'en creuser les fondements qui la devaient supporter sinon des ouvriers habiles non seulement à la construire mais à empêcher toute fissure de se produire pendant qu'elle opposerait sa résistance aux flots en courroux.

C'est au moment où tout semblait perdu que l'on vit truelle et ciment en mains ces pionniers de l'œuvre nouvelle qui avaient noms : André Pezzani ; Delanne père ; Vincent ; Duneau ; Allis d'Ambel ; P.-G. Leymarie ; De Gasparin ; Fauvety ; Antoinette Bourdin ; Arsène Houssaye ; A. Dumesnil ; H. Delaage ; Eugène Nus ; Bonnemère ; Vallès ; Valentin Tournier ; M^{me} Dozon ; les médiums Roze ; Davenport ; Home ; Crookes W. ; Russell Wallace ; Stainton Moses ; Hanat ; Dalvin, et une légion d'autres dont le nom m'échappe qui répondirent aux insultes par un raisonnement serré et par des faits prouvés.

Ces pionniers n'ont pas seulement écrit dans des journaux locaux ou des revues ayant le courage d'accepter leurs écrits, mais ils ont trouvé en M. Didier, chef de la Librairie académique, un aide tout-puissant qui a fait connaître les œuvres du Maître, celles de Pezzani, de Matter ; les librairies E. Dentu et Ledoyen s'empressèrent de suivre l'exemple de leur ami Didier.

Depuis ces temps primitifs de l'entrée en scène du spiritisme, que d'œuvres ont paru qui ont plutôt été des abrégés des ouvrages des vaillants ci-dessus indiqués, car peu de nouveaux auteurs se sont donné la peine de rechercher des faits récents ou inédits ; il était bien plus simple de copier les maîtres, de les démarquer et nous avons même, parfois, rencontré une pointe d'ironie à l'adresse de celui qu'on venait de piller sans scrupules.

Tous les chercheurs de nos jours parmi lesquels G. Delanne, L. Denis, Maxwell et d'autres assez connus pour ne pas leur faire de réclame se sont contentés de parler de faits vus et constatés par eux et s'ils se sont autorisés de quelques passages des Pères du spiritualisme c'était simplement pour ne pas laisser tomber leurs noms dans l'oubli, leurs écrits en désuétude.

La pensée de ces vrais chercheurs a été goûtée même par les plus rebelles à accepter nos croyances spirites qui s'empressent de se procurer les ouvrages aujourd'hui épuisés qui font le sujet de ce petit article.

C'est donc pour répondre aux désirs exprimés par nombre de clients de notre librairie (clients appartenant aux intellectuels de tous les pays) que nous prions nos frères et amis de nous indiquer les personnes possédant dans leur bibliothèque ou celle de leurs parents les ouvrages ci-après dont ils voudraient tirer profit après en avoir pris connaissance. Nous nous empresserons de répondre aux demandes touchant le prix qu'ils désirent des ouvrages épuisés ou n'étant plus dans le commerce depuis 1830.

Nous publierons chaque mois une liste de nos DESIDERATA.

Pour le moment nous sommes acheteurs de :

A. BOURDIN. — Médiumnité au verre d'eau.

ANDRÉ PEZZANI. — Pluralité des existences de l'âme.

RICHARD WALLACE. — Les Miracles et le moderne spiritualisme.

CAHAGNET. — Thérapeutique magnétique.

— Lumière des Morts.

WAHU (D^r). — Spiritisme dans l'antiquité.

R.-P. MARCHAL. — L'Esprit consolateur.

RAPHAËL. — Le Doute.

D.-D. HOME. — Histoire de ma vie surnaturelle.

M^{me} D'ESPÉRANCE. — Au Pays de l'Œmbre.

ERMANCE DUBAU. — Vie de Jeanne d'Arc dictée par elle-même.

H. DELAAGE. — Tous ses ouvrages sur le Monde occulte : le magnétisme ;
Initiation aux mystères du magnétisme ; la Science du vrai ;
l'Éternité dévoilée ; le Monde prophétique.

OLIMPE AUDOUARD. — Les Mondes des Esprits.

Le Directeur-Gérant :

PAUL LEYMARIE.

Le Rédacteur en chef :

LÉOPOLD DAUVIL.